

LA KOUUMIA

BULLETIN DE LIAISON DE

L'ASSOCIATION DES ANCIENS
DES GOUMS MAROCAINS
ET DES A.I.
EN FRANCE



Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - «J.O.» du 1^{er} mars 1958

14, rue de Clichy, 75009 PARIS - Tél. : 48.74.52.93

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 — Routage 206

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (†), Léonard GARRY (†), Pierre DURAND (†)

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Général d'armée A. GUILLAUME (†), généraux GAUTIER (†) (4^e G.T.M.), LEBLANC (†) (1^{er} G.T.M.), BOYER de LATOUR (†) (2^e G.T.M.), MASSIET du BIEST (†) (3^e G.T.M.), PARLANGE (†) (4^e G.T.M.), de SAINT-BON (†) (3^e G.T.M.), TURNIER (†) (2^e G.T.M.), SORE (†) (G.T.M.-E.O.), colonel FLYE-SAINTE-MARIE (†), colonel LUCASSEAU (†).

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (†), Georges CROCHARD (†), général MELLIER (†), André MARDINI.

SECRÉTAIRES GÉNÉRAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR (†), colonel Jérôme de GANAY, colonel Guy de MAREUIL (†), colonel Georges GAUTIER (†).

MEMBRES D'HONNEUR

Colonel BAL MADANI, colonel Jean SAULAY.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) Membres :

MM. le général André FEAUGAS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Jean-Baptiste EYHARTS, Jérôme de GANAY, Mme GARRET, MM. Yves HUCHARD, le général LE DIBERDER, Michel LÉONET, Marc MERAUD, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PICARDAT, Pierre PREMOLI, Maurice RAULT, M^e Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, le général Jean WARTEL.

BUREAU

Président	Général FEAUGAS	Tél. :	57.40.40.02
Vice-président	Léon MERCHEZ	Tél. :	(1) 42.28.31.02
Secrétaire général	Jean de ROQUETTE-BUISSON	Tél. :	(1) 47.63.36.65
Conseiller administratif	Yves HUCHARD	Tél. :	(1) 45.53.06.49
Trésorier	Henry MULLER	Tél. :	(1) 48.47.11.42
Conseiller relations publiques	André NOEL	Tél. :	(1) 47.04.99.20

SECTIONS

b) Membres de droit : MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A.	Roger DUMONT	Tél. :	88.69.62.41
Aquitaine	Commandant SERVOIN	Tél. :	56.80.47.44
Corse			
Languedoc	Commandant Pierre BRASSENS	Tél. :	61.62.82.28
Marseille	Commandant FILHOL	Tél. :	75.01.35.26
Nice - Côte d'Azur	Colonel Georges BERARD	Tél. :	93.81.43.78
Ouest	Renaud ESPEISSE	Tél. :	99.97.05.44
Paris - Ile-de-France	Colonel Jean DELACOURT	Tél. :	(1) 39.51.76.68
Pays de Loire	Colonel DELAGE	Tél. :	41.88.05.11
Pyrénées	Commandant GUYOMAR	Tél. :	59.02.81.09
Rhône-Alpes	Colonel MAGNENOT	Tél. :	74.84.94.95
Roussillon - Bas Languedoc	Commandant CAMRRUBI	Tél. :	68.50.21.77
Vosges	Lieutenant-colonel J. VIEILLOT	Tél. :	29.65.76.57

Association des descendants : commandant Georges BOYER de LATOUR Tél. : 94.76.41.26

Commission financière : André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : colonel DELAGE, commandant DALLONEAU, Mme André PASQUIER.

Entraide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. : (1) 48.74.52.93. — C.C.P. Paris 8813-50 V.

Porte-drapeau : Pierre PREMOLI.

Cotisation : annuelle, 150 F; cotisation seule, 50 F.

Pour tout changement d'adresse, envoyer 3 F en timbres-poste.

Permanence : mardi et vendredi, de 15 heures à 18 heures au siège.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à

M. le secrétaire général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009, Paris.

Téléphone : pour appeler Paris et la région parisienne de la province, faire le 16-1, puis le numéro à 8 chiffres.

Réunion amicale mensuelle : chaque 3^e mardi du mois, de 17 heures à 19 heures, au siège :

14, rue de Clichy, 75009 Paris - Métro : Trinité - d'Estiennes-d'Orves.

SOMMAIRE

	Pages
EDITORIAL	3
DÉCÈS DU GÉNÉRAL LEBLANC :	
— Photo n° 1	4
— Obsèques du général de C.A. Leblanc	5
— Allocution du colonel Leboiteux	6
— Allocution du maire d'Alleyrat	8
— Les décorations du général Leblanc	9
— Les plus belles citations du général Leblanc	9
— Les citations du 1 ^{er} G.T.M.	12
— Lettre de M. Bourgès-Maunoury (<i>fac-simile</i>)	14
— Photo n° 2	15
— Georges Leblanc, chef du 1 ^{er} G.T.M.	16
QUELQUES TMOIGNAGES DES COMPAGNONS DU GENERAL LEBLANC :	
— Général Partiot	17
— Général de Susbielle	17
— Photo n° 3	19
— Colonel Bertrand de Sèze	23
— Commandant Servoin	25
— Photo n° 4	26
VIE DES SECTIONS :	
— Vosges	28
— Pyrénées	30
CARNET :	
— Naissances	31
— Mariage	31
— Décès	31
— Distinctions	32

IN MEMORIAM :

— Le colonel Jean Boulet-Desbareau	33
— Adieu à un gentilhomme	34
— Le colonel Tenaillon	35
— Le capitaine Antoine Agostini	36

ARTICLES DIVERS :

— Mohand ou Ali, par le Dr Dupuch	37
— Les tabors marocains vus par une élève de 3 ^e (Adeline Rouilly)	42
— La langue du cœur, par Anne Barthélémy-Balmigère	50
— Le Souk El Had, par Pierre Lafaye	51

BIBLIOGRAPHIE :

— <i>Rendez-vous à La Malouinière</i> (Bernard Simiot)	53
— <i>France et Armée</i> , par le colonel Machin	54
— <i>L'Algérie nomade et ksourienne</i> (Georges Hirtz)	54

AVIS DIVERS :

— Amicale des anciens et des amis de l'Armée d'Afrique des Pyrénées-orientales	56
— C'était en juin en Normandie	56
— Communiqué	57
— Association « Les Fils des Tués »	57

LOIS ET DÉCRETS :

— Part de redevance sur les bureaux de tabac	58
— La croix du combattant volontaire (A.F.N.)	59

EDITORIAL

Après le numéro de juillet dans lequel nous étions tenus de relater nos journées des 3 et 4 juin à Montsoreau-Fontevraud sans omettre les comptes rendus moraux et financiers, nous avons décidé de consacrer le présent bulletin à la mémoire du général Leblanc, le dernier de nos présidents d'honneur qui nous ait quittés pour la « Maison du Père » où tous les goumiers français et marocains lui ont certainement réservé un accueil particulièrement chaleureux.

N'ayant à aucun moment fait partie de son entourage, en accord avec nos amis du bureau de la Koumia, j'ai préféré laisser s'exprimer ceux qui, ayant servi directement sous ses ordres ont été le mieux à même d'apprécier toutes ses qualités d'homme et de chef.

Nous avons sollicité les témoignages des officiers et sous-officiers qui ont quotidiennement approché le général tant au Maroc dans ses différents commandements, qu'en opérations durant la campagne pour la libération de la France, puis en Indochine.

L'ensemble de ces récits constitue l'essentiel de ce bulletin dont la lecture ravivra bien des souvenirs chez les anciens et présentera à nos jeunes un exemple à suivre.

Général FEAUGAS.



Le colonel Leblanc, commandant le 1^{er} groupement de tabors marocains.

OBSEQUES DU GENERAL DE CORPS D'ARMEE GEORGES LEBLANC

aux Invalides le lundi 17 avril 1989

Les obsèques du général de corps d'armée Georges Leblanc se sont déroulées le lundi 17 avril 1989 en l'église Saint-Louis-des-Invalides.

A 9 heures, accompagné de la famille du défunt, le cercueil était déposé devant le portail d'entrée, et de là, précédé par une batterie de tambours, porté par un piquet d'honneur jusque dans le chœur de l'église Saint-Louis-des-Invalides, où l'attendait une nombreuse assistance.

Le cortège était conduit par la veuve du défunt, Mme Leblanc, les enfants et les petits-enfants du général.

Derrière l'autel se trouvaient le drapeau de la Koumia, le drapeau de Rhin-et-Danube et celui de deux autres associations.

Dans le chœur se tenait le général de Galbert, gouverneur des Invalides.

La messe des funérailles fut concélébrée par le révérend père Decogne, aumônier des Invalides et Mgr Thorel, ancien aumônier des Invalides et ami de la famille. C'est avec beaucoup de vérité et de simplicité que dans son homélie ce dernier sut parler du soldat, du serviteur, du père et du chrétien que fut le général Leblanc. Après l'absoute, précédé par les tambours et le drapeau de la Koumia, le cercueil fut transporté dans la cour des Invalides où eut lieu en présence des troupes une prise d'arme très simple et très émouvante.

Après que le général Feaugas, notre président, ait prononcé l'adieu de la Koumia à son président d'honneur, le colonel Leboiteux prononça l'allocution qu'on lira plus loin, dernier salut de tous ceux qui avaient été les compagnons d'armes du général Leblanc et plus particulièrement des anciens des Affaires indigènes et des goums marocains. Un roulement de tambours et le général Leblanc partait pour son dernier repos.

L'annonce malheureusement tardive du décès du général Leblanc n'a pas permis à tous ceux qui auraient voulu l'accompagner dans son dernier voyage d'assister aux obsèques.

Cependant, dans l'assistance s'étaient groupés autour du général Feaugas et du général Lecomte les anciens des A.I. et des goums dont les noms suivent : général Le Diberder, général Granger, Général Wartel, général et Mme Michel, colonel Voinot, colonel et Mme Leboiteux, de Monts Desavasse, Picardat, Bertrand de Sèze, Delacourt, Troyes, Augarde, de Roquette-Buisson, Réveillaud, Prémoli, M. et Mme Servoin, Simiot, M. et Mme Mikcha, de Bellefond, Rault, Boyer de Latour, Huchard, Mmes de Saint-Bon, Gauthier, Blanckaert, Ecorcheville, Chanoine, Milles Guignot, et Boyer de Latour.

que l'on nous excuse de ne pouvoir citer tous les présents.

Dans l'après-midi, l'inhumation avait lieu dans le caveau de famille au cimetière de Alleyrat dans la Creuse.

Une délégation de la Koumia avec drapeau, conduite par Jean de Roquette-Buisson, notre secrétaire général, assistait à cette cérémonie au cours de laquelle le maire de la commune prononça l'allocution que vous pourrez lire dans les pages suivantes.

Nous avons remarqué dans l'assistance de nombreuses personnalités locales dont le sous-préfet d'Aubusson, le général commandant la division de Limoges, le maire et le directeur de la Banque de France d'Aubusson et des anciens du 1^{er} G.T.M. et de la Koumia dont le général Michel, les colonels de Kerautem et Wallart, Larousse, etc., sans oublier notre camarade Cozette qui portait le fanion du 1^{er} G.T.M.

Autour du maire et du conseil municipal s'étaient groupés une grande partie des habitants d'Alleyrat, qui avaient tenu à témoigner leur sympathie à Mme Leblanc et aux enfants du général.

Allocution prononcée par le colonel Leboiteux aux obsèques du Général Leblanc, le 17 avril 1989

Mon général,

L'ancienneté de nos relations (soixante ans) me donne le douloureux privilège de relater les principales étapes de votre magnifique carrière.

Issu d'une famille militaire, vous êtes né le 15 août 1896 et vous vous préparez à la carrière des armes.

A la déclaration de guerre, vous vous engagez en août 1914 au 90^e R.I. où vous servez pendant toute la guerre.

Capitaine le 26 juillet 1918, vous devenez, à vingt-deux ans, un des plus jeunes de l'Armée française. Vous terminez la campagne chevalier de la Légion d'honneur. Cinq citations, dont deux à l'ordre de l'armée. Quatre blessures.

Dès mars 1919, vous demandez à partir au Maroc et êtes affecté au 13^e R.T.A. Vous êtes muté au service des A.I. en février 1921 à la région de Taza, puis à la région de Fez et au territoire autonome du Tadla. Vous participez aux opérations de réduction de la zone dissidente de l'Atlas avec le groupe mobile sous les ordres du général de Loustal en 1930, 1931, 1932 et 1933.

Ces opérations prennent fin en août 1933. Depuis votre entrée aux A.I. vous êtes cité huit fois dont trois à l'ordre de l'armée et avez été blessé une fois. Vous avez été promu officier de la Légion d'honneur en juin 1930.

Vous êtes alors nommé chef de bureau du cercle d'Azilal, commandé par le commandant Guillaume. Vous êtes promu commandant le 1^{er} janvier 1937 et prenez la tête du cercel zaïan à Khenifra. Dès l'armistice, vous êtes nommé commandant du 1^{er} G.T.M. et entraînez les goumiers qui en font partie dans le cadre des 2^e, 3^e et 12^e tabors.

Vous êtes promu lieutenant-colonel le 25 décembre 1942 et partez immédiatement à la tête du 1^{er} G.T.M. en Tunisie, où vous participez à toutes les opérations jusqu'à la capitulation des troupes de l'Axe en juin.

Vous êtes élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur et décoré par le général Giraud en février 1943.

En avril 1944, le 1^{er} G.T.M. rejoint le C.E.F. du général Juin, franchit le Garigliano et participe à la prise de Rome puis à celle de Sienne, où, blessé, vous refusez d'être évacué. Vous êtes nommé colonel en juin 1944. Le 1^{er} G.T.M. quitte alors l'Italie et après un court séjour en Corse, pour y recevoir des renforts, débarque à Saint-Tropez le 18 août 1944.

C'est alors la marche sur Marseille, où, après de durs combats vous recevez la reddition d'une partie de la garnison allemande.

Après le défilé devant le général de Lattre, le 1^{er} G.T.M. monte dans les Alpes. Le 15 septembre, devant Abriès, le lieutenant-colonel de Colbert-Turgis, commandant le 3^e tabor, est tué. C'est pour vous et pour tous ceux qui l'ont connu une perte douloureuse. Une plaque perpétue son souvenir à l'endroit où il est tombé.

En octobre, le G.T.M. part pour la région de Belfort et participe à la libération de cette ville. Puis ce sont les Vosges, Strasbourg. En mars, percement de la ligne Siegfried, où le commandant Abescat, qui avait succédé à de Colbert au 3^e Tabor, est tué le 21 mars. Le 1^{er} G.T.M. traverse le Rhin le 1^{er} avril, prend part aux combats de Pforzheim et de Stuttgart et occupe Tübingen. L'armistice le trouve sur le lac de Constance.

Après avoir pris part aux défilés, à Paris, des 18 juin et 14 juillet, le 1^{er} G.T.M. rentre au Maroc et est dissous à Khenifra le 8 septembre 1945.

Sous votre commandement, Mon Général, son fanion porte deux citations à l'ordre de l'armée et une au corps d'armée. Vous même avez été cité sept fois dont cinq palmes. Je crois pouvoir assurer que de toute votre carrière cette période où vous avez commandé le 1^{er} G.T.M. a été celle qui vous a donné les plus grandes satisfactions et laissé un souvenir impérissable.

Après le retour au Maroc, vous prenez le commandement du territoire de Ksar-es-Souk, puis de la région d'Agadir- Confins.

Le 1^{er} mars 1946, vous êtes nommé général de brigade. En juin 1947, le général Juin, alors résident général, vous nomme à la tête de la région de Meknès.

C'est là qu'en septembre 1951 le général de Lattre vous convoque à Paris en vous disant qu'il a besoin en Indochine de « chef de guerre ». Il vous demande de le rejoindre. Vous êtes, entre 1951 et 1953, commissaire de la République et commandant des forces terrestres du Centre Annam.

Le 1^{er} août 1952, vous passez général de division. Pendant votre séjour en Annam, vous êtes quatre fois cité à l'ordre de l'Armée.

De retour en France, après avoir été adjoint du commandant de la 1^{re} région à Paris, le général Koënik, alors ministre de la Défense nationale, vous envoie de nouveau au Maroc le 1^{er} juillet 1955. Après un court séjour, vous prenez à Bordeaux, en décembre 1955, le commandement de la 4^e région. Atteint par la limite d'âge de la Défense nationale et des Forces armées, vous annonce qu'il signe le décret vous conférant la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur. Cette haute distinction va vous être remise au musée des Goums à Montsoreau par le Maréchal Juin.

Ainsi se termine brièvement résumée votre carrière particulièrement brillante : vous êtes grand croix de la Légion d'honneur, titulaire de vingt-quatre citations, cinq en 1914-1918, huit au Maroc, sept en 1939-1945, quatre en Indochine et avez été six fois blessé.

Au nom de tous ceux qui ont eu le privilège et l'honneur de servir sous vos ordres, je vous adresse, Mon Général, notre adieu et vous assure que le souvenir du chef prestigieux que vous fûtes restera toujours dans nos cœurs.

Allocution prononcée lors de l'inhumation par M. le maire d'Alleyrat (Creuse)

Mesdames, Messieurs,

C'est avec un profond émoi et une grande tristesse que nous avons appris dans la journée de vendredi le décès de M. Georges Leblanc, général de corps d'armée, survenu à son domicile parisien entouré des siens et malgré tous les soins qui lui furent prodigués.

Né à Limoges le 15 août 1896, troisième enfant dans une famille de tradition militaire. Après ses études il embrasse la carrière militaire et participe aux deux grands conflits mondiaux au cours desquels il perd son père et ses deux frères. Les différents postes qu'il occupe tiendront Georges Lablanc, son épouse et ses six enfants éloignés de la maison familiale de Laubard où ils ne feront que de trop brefs séjours. En 1954, il eut le malheur de perdre un fils, Régis.

Après une brillante carrière l'ayant conduit parmi les plus hautes fonctions, il se retire en retraite au domaine de Laubard, aspirant à une vie heureuse, malheureusement le sort en avait décidé autrement, il devait perdre son épouse et se retrouve seul pour l'exploitation de la ferme. Avec un courage exemplaire il participe activement avec amour et dynamisme aux durs travaux des champs (labours, fenaison, moisson). Il n'hésite pas à employer les moyens les plus modernes, il attache un soin tout particulier à son bétail.

En 1969 il eut le bonheur de retrouver une compagne en la personne de Mme Marie Tron de Bouchonny qui le soigne avec affection et dévouement.

D'un naturel simple, sociable et aimable il se prêtait volontiers à toutes les exigences de l'amitié et de la fraternité, ce qui lui valut d'être président de la section locale des anciens combattants et, en 1971, d'être choisi par nos concitoyens pour faire partie de l'assemblée municipale. En qualité de premier adjoint, il a fait preuve pendant douze ans d'une grande activité et d'un dévouement sans réserves à la cause commune en participant à des travaux importants, adduction d'eau, création et amélioration des chemins ruraux, création du S.I.V.O.M. sont, parmi d'autres, ceux auxquels il a largement contribué. Il occupera ces fonctions jusqu'en 1983, date à laquelle il ne sollicitera pas le renouvellement de son mandat pour raison de santé, à cette époque une suite d'interventions chirurgicales importantes viendront diminuer peu à peu sa grande activité et le conduiront à l'issue fatale.

Au nom de la commune d'Alleyrat, au nom des anciens combattants, en mon nom personnel, j'adresse à son épouse, à ses enfants, petits-enfants et à toute la famille l'expression de notre sympathie et l'assurance de nos condoléances les plus sincères et à vous, Monsieur le Général Georges Leblanc, nous inclinons les drapeaux sur votre cercueil pour un dernier adieu.

Les décorations du général Leblanc

- Grand-croix de la Légion d'honneur.
- Mérite militaire chérifien.
- Croix de guerre 1914-1918, 5 citations dont 2 à l'armée.
- Croix de guerre T.O.E. (Maroc), 8 citations dont 2 à l'armée.
- Croix de guerre 1939-1945, 7 citations dont 5 à l'armée.
- Croix de guerre T.O.E. (Indochine) 2 citations à l'armée.
- Médaille coloniale agrafe (1925-1926).
- Médaille de la victoire.
- Croix du combattant volontaire.
- Grand officier du Ouissam alaouite chérifien.
- Officier du dragon d'Annam.
- Officier du Nicham Iftikhar.
- Médaille commémorative de la guerre 1939-1945 (agrafes Afrique, Italie, libération Allemagne).
- Officier d'académie.
- Grand officier de l'ordre national du Vietnam.

Les plus belles citations du général Georges Leblanc

La première citation à l'âge de dix-neuf ans.

Citation à l'ordre de la Division, du 7-10-1915

Officier plein de sang-froid, a toujours donné l'exemple du courage et du dévouement ; grièvement blessé le 20-9 en avant de nos lignes alors qu'il faisait exécuter des travaux d'approche dans des conditions très périlleuses.

Citation à l'ordre de l'Armée accompagnant la promotion au grade de chevalier de la Légion d'honneur en date du 13 novembre 1918.

Officier d'une bravoure légendaire. A peine guéri d'une grave blessure est revenu à la tête de sa compagnie. Le 29 octobre 1918, par son action personnelle, son exemple et ses encouragements, a réussi à maintenir son unité dans l'ordre et le calme le plus parfait sous un bombardement d'obus de gros calibre d'une violence sans précédent, faisant l'admiration de tous par son courage, son abnégation, son esprit du devoir. 3 blessures. 4 citations.

Citation à l'ordre de l'Armée accompagnant la promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur. Croix de guerre des T.O.E. en date du 31-12-1930

Capitaine au service des A.I. du Maroc - 16 ans de service - 16 campagnes - 5 blessures - 2 citations - Chevalier du 13-11-1918. Titres exceptionnels.

Le 19-6-1930, étant à la tête d'un groupe de forces suppléatives, s'est emparé par surprise d'une série de positions importantes, a fait l'admiration de tous par son courage.

**Citation à l'ordre de l'Armée, général n° 58 du 30-12-1933
(homologation ministérielle n° 8212 TOE du 5 février 1934)**

A la tête d'un groupe de forces supplétives dont l'effectif atteignait près d'un millier de fusils, a participé du premier au dernier jour des opérations de 1933, à l'avant-garde d'un groupement de toutes armes, à la réduction de la dernière tâche dissidente du Haut-Atlas. S'est imposé partout par son autorité faite d'un sens réel de la manœuvre, de sa connaissance du terrain, de la psychologie de l'indigène et d'une remarquable bravoure.

Citation à l'ordre de l'Armée, général n° 84 du 8-3-1943

Le lieutenant-colonel Leblanc, commandant le 1^{er} G.T.M., a insufflé sa magnifique énergie à ses cadres et à ses goumiers, en a obtenu des prouesses qui lui ont donné dans la région de Chirich et de Boufou un ascendant incontesté sur l'ennemi. A montré une compréhension entière de ses besoins et de ses possibilités, ainsi qu'un grand sens tactique en particulier dans l'exécution de coups de main avec l'appui de l'artillerie. A fait de son groupement un instrument de combat dont on ne saurait plus se passer dans le secteur où il opère.

**Citation à l'ordre de l'Armée accompagnant la promotion au grade de commandeur de la Légion d'honneur
Général n° 189 D du 28-7-1943.**

Magnifique entraîneur d'hommes qui a fait de son groupement de tabors une unité d'élite devenue légendaire par ses exploits sur le front de Tunisie. A donné de nouvelles preuves de son allant, de son énergie et de ses qualités manœuvrières entre le 8 et le 13 avril dans la dorsale occidentale, exécutant avec brio les changements de front successifs, dans une région particulièrement difficile. A porté son groupement en flèche jusqu'au Djebel Sefsouf et s'y est maintenu toute la journée du 13 avril malgré de violentes contre-attaques ennemies. A capturé un millier de prisonniers. (Cette citation annule la citation à l'ordre de l'armée; objet de l'ordre général n° 136 du 12-6-1943 du général commandant les forces terrestres en A.F.N. établie pour les mêmes faits.) La présente citation comporte la croix de guerre avec palme. Signé : Giraud.

Citation à l'ordre de l'Armée, n° 693 du 7-7-1944

Engagé dans les opérations offensives d'Italie du mois de mai 1944 du Garigliano à la plaine de Rome, a donné, à la tête de son G.T.M. puis d'un détachement de toutes armes, de nouvelles preuves de ses exceptionnelles qualités de chef manœuvrier et sûr. Lancé le 15 mai à l'assaut du massif de Petrella, s'empare d'un bond de Revole, saisit le Paze où il repousse quatre contre-attaques allemandes, coupe la route Itripico, pousse sans désespérer sur Lenola puis sur le Walviri, permettant ainsi le débouché des blindés dans la vallée de l'Ameseno. Enfin, dans une poussée ininterrompue au cours des journées du 31 mai, 1^{er} et 2 juin, déborde les résistances allemandes de Carpineto et Monte Lacino, ouvrant ainsi aux éléments blindés et motorisés la porte de la plaine de Valmontone.

Citation à l'ordre de l'Armée - Décision du 8-8-1953 - J.O.R.F. du 26-8-1953

Poursuit dans le Centre Vietnam une action persévérante et tenace pour refouler et contenir les forces régulières de l'ennemi et faire progresser la sécurité et la pacification.

Le 13 mars 1953, lors de l'attaque du poste de Duc Trong, à 16 km au nord-ouest de Hué, a réussi par une manœuvre judicieusement conçue et très rapidement exécutée, à encercler puis à détruire deux bataillons du régiment 95 de la division 325.

Les pertes infligées à l'ennemi : 516 tués dénombrés, 125 prisonniers, 3 SKZ, 7 mitrailleuses, 17 FM, 7 mortiers et 95 fusils, témoignent de la vigueur de cette action, qui a mis le 95 hors de combat, libéra la région de Hué de toute menace et ouvert largement les voies de la sécurité et de la pacification dans ce secteur.

Placé à la tête d'une force combinée des trois armées, a dirigé et conduit, le 18 avril 1953, en liaison avec les forces des plateaux montagnards, dans la région au N.-O. de Ninh Hon une opération qui a permis de dissocier des forces ennemies importantes qui menaçaient les régions de Nhatrang et de M'Drac.

Poursuivant ses opérations combinées, a réussi, dans la région N.-E. de Phan Thiet, le 23 avril 1953, à détruire des forces ennemies importantes et de nombreux dépôts.

A donné une fois de plus dans ces opérations, comme dans le commandement de de son territoire, la pleine mesure de ses brillantes qualités de chef.

Citation à l'ordre de l'Armée, décision n° 64 du 30 décembre 1953 J.O.R.F. en date du 14 janvier 1954

« Officier général de grande valeur, cumulant les charges de commissaire de la République et de commandant des forces terrestres du Centre Vietnam, a obtenu par sa ténacité, son autorité et son dynamisme, les plus beaux résultats.

Depuis juin 1953, par une série d'actions offensives, a bouleversé les forces vietminh, portant des coups particulièrement sensibles au régiment 95 dans la « rue Sans-Joie » (opération « Camargue », du 28 juillet au 3 août), et le Xung Kich à Phan Thiet (opération « Concarneau » du 12 au 20 août), infligeant aux rebelles de très lourdes pertes et récupérant un important matériel.

A, d'autre part, poursuivi avec méthode l'extension de la pacification des troupes vietnamiennes placées sous ses ordres et dont il a toute la confiance.

Au terme de son commandement, le général de division Leblanc mérite la plus profonde reconnaissance du pays, du commandement, ainsi que celle des troupes qu'il a si brillamment commandées.

Citation à l'ordre de l'Armée - Ordre particulier n° 225 du 19 septembre 1952 du général commandant en chef en Indochine - Régularisée au J.O. du 1-11-1952.

Officier général commandant les forces terrestres et commissaire de la République du Centre Vietnam, a mené dans la région de Hué des opérations qui ont atteint profondément le potentiel de guerre rebelle et permis d'y pousser la pacification.

Dans une première phase déclenchée le 8 juillet, a encerclé et occupé, au S.-E. de Hué, le Phu Vang qui constituait une base et un centre d'approvisionnement du régiment rebelle 101. A anéanti le bataillon provincial et les troupes populaires, support de l'organisation rebelle, qui ont perdu 61 tués, 686 prisonniers et un armement important dont 9 mortiers.

Dans une deuxième phase, a lancé, au N.-O. de Hué, deux opérations successives du 25 au 29 août et du 4 au 7 septembre, et contraint le régiment 101, pris au piège, à accepter le combat.

Par des manœuvres combinées, comportant le débarquement sur la côte d'une importante partie des moyens, remarquablement orchestrées et réalisant une surprise complète, a encerclé les bataillons ennemis qui, malgré de puissantes réactions, n'ont

pu arriver à percer un dispositif judicieusement articulé et constamment adapté à l'évolution de la bataille. A infligé à l'ennemi des pertes considérables : 750 tués, 300 prisonniers dont le tiers de réguliers, 20 officiers dont 2 chefs de bataillon, plusieurs dizaines de cadres politiques, 240 fusils, 60 armes automatiques, 24 mortiers ou canons sans recul, des appareils radios et de très grandes quantités de munitions.

Par son sens manœuvrier, son esprit de décision, a mis hors de combat pour plusieurs mois le meilleur régiment ennemi du territoire et remporté un succès brillant qui s'inscrit dans son magnifique passé de chef de guerre.



Citations du 1^{er} G.T.M.

Citation à l'ordre de l'Armée (citation collective - Décision n° 158, J.O. du 10-12-1944)

1^{er} G.T.M.

Sous l'énergique impulsion de son chef, le colonel Leblanc Georges, n'a cessé d'être sur la brèche en Tunisie, en Italie, en France. En Tunisie, ses exploits dans le Chirich, le Boufou et le Sefsouf lui valent une renommée légendaire. En Italie, au cours des opérations offensives du mois de mai et de juin 1944, du Garigliano à la plaine de Rome puis jusqu'à Sienne, cette unité d'élite, toujours à l'avant-garde, refoule l'ennemi par une série de manœuvres audacieuses et de combats victorieux.

Dès son débarquement en France, pousse à marches forcées au nord de Marseille, il est engagé dans la bataille le 22 août et près deux jours de combats, fait sauter le verrou de Cadolive. Se heurtant constamment à une défense acharnée, il poursuit, malgré des pertes sévères, la conquête des positions fortifiées âprement défendues. Il s'empare de vive force des ouvrages de la Gavotte, du Moulin-du-Diable, de Tante-Rose, qui constituent la dernière ligne fortifiée couvrant les batteries de côte allemandes, cependant qu'il achève l'encerclement de la ville de Marseille en la débordant à l'ouest et en investissant les ouvrages de Rove. De ce fait, il oblige le commandement allemand du secteur à capituler avec toutes les forces relevant de son commandement. Durant cette période, il occasionne des pertes sanglantes à l'ennemi tout en s'emparant de 3.402 prisonniers, d'un butin considérable, perdant lui-même 281 hommes dont 27 officiers et sous-officiers. (Croix de guerre avec palme.)

Citation à l'ordre de l'Armée - Citation collective)

Décision n° 823 - J.O. du 5-8-1945)

1^{er} groupe de tabors marocains

Le 1^{er} G.T.M., sous les ordres du colonel Leblanc, engagé devant Belfort le 17 novembre 1944, franchit la Lisaine, s'empare des villages de Dorans, de Rotans et repousse l'ennemi jusqu'à la Savoureuse. Transporté dans les Vosges et engagé le 26 novembre, bouscule l'ennemi. Malgré la pluie et la boue, s'empare en deux jours de combats de la ligne des cimes séparant la vallée de la Moder de la vallée de la Thur.

Après avoir repoussé plusieurs contre-attaques de l'ennemi en lui infligeant des pertes sanglantes, débouche dans la vallée de la Thur et s'empare de haute lutte des villages de Mollau, Mitzach, de Ranspach et de St-Amarin, créant par sa vigoureuse poussée un saillant dangereux dans le dispositif de l'ennemi, qui est contraint d'évacuer la haute vallée de la Thur. Le 18 décembre, partant du col du Bonhomme, atteint en deux jours de combat dans la neige les abords du lac Blanc, culbute l'ennemi, le repousse jusqu'au lac Noir et s'avance en pointe jusqu'aux abords du col de Wettstein. Contre-attaque à plusieurs reprises, s'accroche au terrain et, malgré les efforts de l'ennemi, le froid et la neige, conserve les positions conquises jusqu'au 6 janvier, date de sa relève, après cinquante-deux jours de lutte ininterrompue, au cours desquels il a fait plus de deux cents prisonniers et s'est emparé de vive force d'une batterie d'artillerie intacte. Engagé de nouveau le 16 mars, a franchi la 1^{re} armée française. Après avoir nettoyé la forêt de Hagueneau infestée de mines, pousse au nord de la Lauter dans le Bienwald et reconnaît, du 21 au 23 mars, les ouvrages du Westwall, malgré de très vives réactions de l'ennemi. Exploite hardiment, le 23 mars, la chute d'un seul de ses ouvrages pour s'infiltrer à travers les organisations ennemies, prenant à revers les défenseurs, capture plusieurs centaines de prisonniers dont un commandant de régiment, et s'empare d'un matériel très important dont 24 pièces antichars. A ainsi ajouté une nouvelle page au livre de gloire des goums marocains. (Croix de guerre avec palme.)

Citation à l'ordre du corps d'armée - Général n° 1077 du 12-7-1945 de la 1^{re} armée française. — 1^{er} groupe de tabors marocains

Magnifique unité ardente et manœuvrière, toujours en flèche de l'offensive sous les ordres du colonel Leblanc, le 1^{er} G.T.M. est chargé de dégager Phorzheim et de poursuivre en direction de Stuttgart ler 16-4-1945, il brise les lignes ennemies le long de la Magold, s'enfonce profondément dans le dispositif adverse, puis se couvrant vers le sud de l'est, fait face au nord, rejette en deux jours de durs combats les derniers éléments ennemis de la citadelle de Phorzheim à la prise de laquelle il prend une part importante. Poursuivant son avance, il bouscule l'ennemi le 20 avril à Weil Der Stadt et s'empare de nuit de Magstadt où il capture un groupe d'artillerie de 6 pièces qui n'a pas eu le temps de décrocher. Le lendemain, sans souci de l'épuisement des hommes, malgré des pertes sévères, il atteint Stuttgart. Au cours de cette avance et des opérations de nettoyage auxquelles il procède les jours suivants, le 1^{er} G.T.M. fait 2.867 prisonniers, nombre supérieur à son effectif et capture un matériel de guerre considérable et un important dépôt de munitions (Croix de guerre avec étoile de vermeil.)



N° DH/CAB.OG

Ministère de la Défense Nationale Paris, le 11 AOUT 1956
 et des Forces Armées
 Le Ministre

Mon cher Général,

Au moment où s'achève dans l'armée active votre carrière de quarante-deux années, je tiens à rendre hommage à l'exceptionnelle valeur de vos services.

Héroïque officier d'infanterie de 1914-18, hardi chef de goumiers au Maroc entre les deux guerres, magnifique Commandant du 1er Groupe de Tabors marocains en 1943-45, fin politique et manoeuvrier habile au centre Vietnam en 1952-54, vous avez été un chef et un combattant d'une renommée légendaire, dont les 24 citations et les 6 blessures représentent, dans le cadre des officiers généraux, un glorieux record.

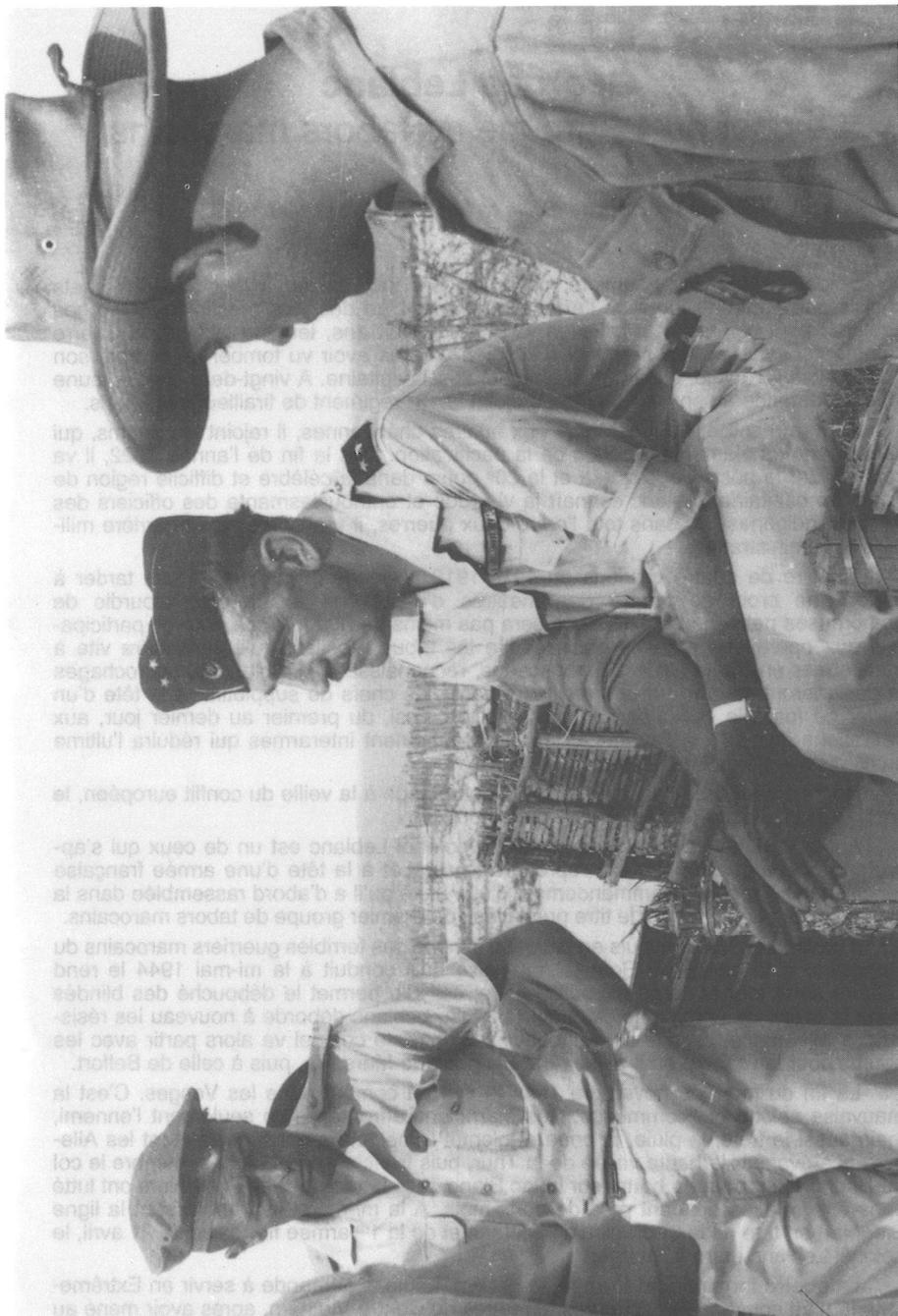
De plus, dans tous les postes que vous avez occupés, vos hautes qualités humaines et professionnelles, votre souple intelligence, l'énergie, la distinction et la droiture de votre caractère vous ont valu les plus belles réussites ainsi que la confiance, le respect et l'affection de tous.

Je vous exprime la reconnaissance de l'Armée et du Pays pour les services éminents que vous avez rendus.

Veillez agréer, mon cher Général, l'expression de mes sentiments très cordiaux et de ma gratitude.

Je signe le décret vous accordant
 le *grade* de grand *voix* de la *légion* d'honneur -
 M. Bonyet Mammouy

1. le Général de Corps d'armée LEBLANC
 Commandant la 4ème Région Militaire
 Inspecteur et Commandant désigné de
 la zone de défense N° 2 .



Le général Leblanc en operation en Indochine (mai 1952).

Georges Leblanc

Le chef du 1^{er} groupe de tabors marocains

(Extrait de *Troupes d'élite* n° M 589764 de janvier 1987.)

Soldats d'élite, les goumiers marocains ont toujours eu à leur tête des chefs choisis parmi les meilleurs de l'Armée française. L'un des plus prestigieux, Georges Leblanc, parti comme volontaire en 1914, à dix-huit ans, termine la Grande Guerre comme capitaine au 90^e régiment d'infanterie, après avoir vu tomber au combat son père, colonel d'active, et son frère aîné, lui aussi capitaine. A vingt-deux ans, le jeune officier demande à servir au Maroc et rejoint le 13^e régiment de tirailleurs algériens.

Après un stage, où il est initié aux affaires chérifiennes, il rejoint les goums, qui constituent les éléments de choc de la pacification. Dès la fin de l'année 1922, il va commander le poste de Tazouta et le 20^e goum dans la célèbre et difficile région de Taza. Le capitaine Leblanc connaît la vie rude et enthousiasmante des officiers des Affaires indigènes, et, dans tout l'entre-deux guerres, il y accomplira sa carrière militaire et administrative.

Titulaire de quatre citations en 1914-1918, le jeune officier ne va pas tarder à porter une croix de guerre des théâtres d'opérations extérieures, alourdie de nombreuses palmes et étoiles. Il ne sera pas moins de huit fois cité pour sa participation aux opérations menées pour réduire les tribus rebelles, qu'il parviendra vite à transformer en tribus alliées. Embuscades, reconnaissances, colonnes, accrochages le désigneront comme un des meilleurs parmi les chefs de supplétifs. A la tête d'un millier de fusils le capitaine Leblanc participe ainsi, du premier au dernier jour, aux opérations de 1933, à l'avant-garde d'un groupement interarmes qui réduira l'ultime tache dissidente du Haut-Atlas.

Nommé chef de bataillon en 1937, il commande à la veille du conflit européen, le cercle zaïan, un des postes clés du protectorat.

Après la défaite de 1940, le lieutenant-colonel Leblanc est un de ceux qui s'apprêtent, en Afrique du Nord, à reprendre le combat à la tête d'une armée française renaissante. Il reçoit le commandement d'une unité qu'il a d'abord rassemblée dans la clandestinité et qui prendra le titre prestigieux de premier groupe de tabors marocains.

Il combat en Tunisie, puis en Italie, où il mène ses terribles guerriers marocains du Garigliano à la plaine de Rome. L'offensive qu'il conduit à la mi-mai 1944 le rend célèbre dans tout le corps expéditionnaire, car elle permet le débouché des blindés dans la vallée de l'Arno. Au début de juin, Leblanc déborde à nouveau les résistances allemandes. Arrivé en vainqueur à Sienne, le colonel va alors partir avec les goums pour la France, où il s'illustrera à la prise de Marseille, puis à celle de Belfort.

La fin du mois de novembre 1944 le voit au combat dans les Vosges. C'est la mauvaise saison qui commence. Ses Marocains affrontent non seulement l'ennemi, mais aussi le froid, la pluie, la boue et bientôt la neige. Ils obligent pourtant les Allemands à évacuer la haute vallée de la Thur, puis franchissent à la mi-décembre le col du Bonhomme, pour se battre sur le lac Blanc, puis le lac Noir. Les goumiers ont lutté sans être relevés pendant près de deux mois. A la mi-mars, ils franchissent la ligne Siegfried en tête de la 3^e division d'infanterie et de la 1^{re} armée française, le 21 avril, le colonel Leblanc entre à Stuttgart.

La guerre terminée en Europe, le général Leblanc demande à servir en Extrême-Orient. Il va commander les forces terrestres du Centre Vietnam, après avoir mené au

Lonkin l'opération sur Hoa Binh. Il porte de durs coups au Vietminh dans la célèbre région de la « rue Sans-Joie ».

En octobre 1956, le général de corps d'armée Leblanc est élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur, après avoir mérité au feu vingt-quatre citations et reçu une demi-douzaine de blessures.

Celui qui a été sans doute le plus jeune capitaine de l'Armée française en 1918 a été ainsi salué par un des officiers servant sous ses ordres en Indochine, alors qu'il parvenait à pacifier la région de Hué, comme il avait naguère contribué à réduire la tache de Taza : « Leblanc ? Ça c'est un patron ! »



Quelques témoignages des compagnons du général Georges Leblanc

Du général Partiot

La première fois que j'ai rencontré le général Leblanc, c'est en 1934. Je venais de me marier et nous rejoignons notre poste à Azilal.

Le cercle d'Azilal était commandé par le commandant Guillaume et le capitaine Leblanc était le chef du bureau du cercle.

C'étaient vraiment des « Seigneurs » et leur formation a été pour nous deux un exemple précieux pour toute notre vie tant aux Affaires indigènes du Maroc que dans la vie courante.

Leur pensée était toujours tournée vers les autres. Ils établissaient un climat ouvert et amical dans la joie.

Tout travail avec eux devenait un plaisir et un enseignement précieux.

Ce rôle d'officier d'A.I. était passionnant, exceptionnel et formateur.

Nous n'oublions pas que grâce à eux nous avons eu au Maroc des années qui resteront parmi les meilleures de notre vie.

Du général B. de Susbielle

C'est assez tard dans ma carrière militaire — j'étais lieutenant-colonel au début de 1953 — que la route du général Leblanc et la mienne se croisèrent en Indochine.

Ayant fait la campagne d'Italie dans un régiment de tirailleurs marocains, j'avais eu maintes fois l'occasion d'entendre parler du colonel Leblanc, dont la réputation aux Affaires indigènes du Maroc n'était plus à faire et qui était, en 1943-1944, un des trois

prestigieux commandants de groupe de tabors. Sa stature de guerrier était alors reconnue par tous. Les actions brillantes de ses goumiers disaient quel genre de chef était à leur tête.

Mais jusqu'à l'Indochine, jamais, dans mon métier d'officier qui s'était surtout exercé en métropole, je n'avais eu l'occasion de le rencontrer, ni même de le voir. J'ignorais donc tout de son « style » et de sa personnalité d'homme et de « patron ».

C'est mon ami Bernachot qui nous réunit sous le ciel du Vietnam.

En fin 1952, Bernachot sut que je venais de faire ma demande pour aller servir en Indochine. Il était alors chef d'état-major du général Leblanc, qui commandait le territoire du Centre Vietnam. Connaissant donc ma venue prochaine en Indochine où il terminait son séjour normal, Bernachot avait parlé de moi à son « patron » auquel il m'avait recommandé pour lui succéder.

Il me l'avait écrit.

J'avais mal réagi : je désirai servir en Indochine dans une unité opérationnelle ; je sortais d'un état-major et voulais changer d'activité ; surtout, je ne connaissais absolument pas le général Leblanc.

Mais, à mon arrivée à Saïgon, en février 1953, là où tout se décidait, le général Allard, chef d'état-major du commandant en chef, ne me demanda pas mon avis, malgré ma réaction et quoique je le connus très bien. Mes arguments furent sans effet. Le siège avait été fait et la décision était prise.

C'est ainsi que je me trouvai expédié à Hué pour être le collaborateur immédiat d'un chef que je n'avais jamais vu.

Malgré les « tuyaux » très favorables de Bernachot et la confiance que j'avais en son jugement, j'arrivais à Hué « sur l'œil » et « en arrière de la main ».

Tel était l'état d'esprit dans lequel je me trouvais lorsque, le 10 février 1953, je me présentai au général Leblanc dans le grand bureau où il siégeait — très rarement car il était sans cesse sur le terrain — dans le palais du gouverneur à Hué.

*
**

En la circonstance je me fis à mon ordinaire, sans plus.

Si j'avais connu, à ce moment, l'importance qu'avait pour ce chef l'impression du premier contact, j'aurais été beaucoup plus inquiet.

Car, sous un dehors impassible, courtois mais naturellement distant, le général Leblanc portait instantanément sur tout nouveau venu un jugement fait de sa connaissance des hommes, de son aptitude à les jauger, mais aussi de ses goûts et de son intuition.

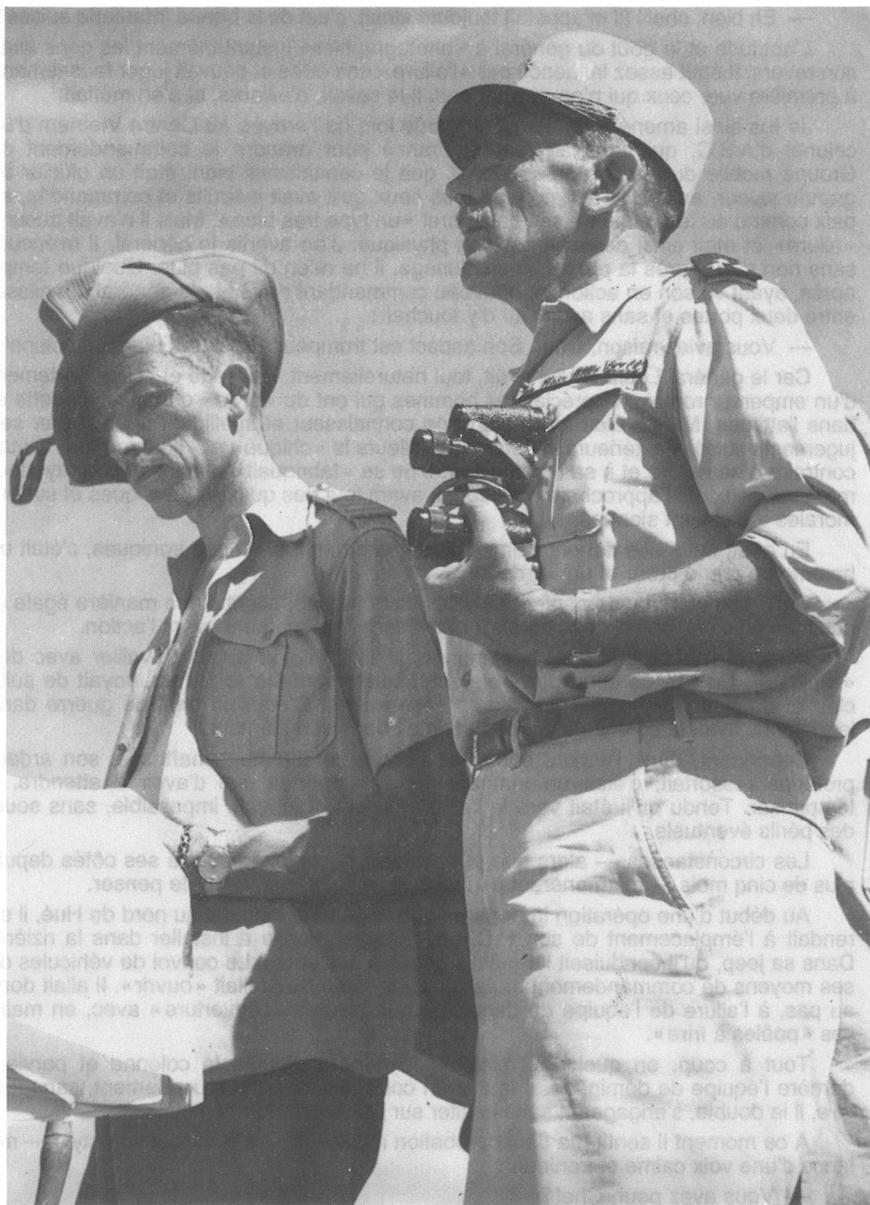
J'en ai eu par la suite de nombreuses preuves. Car il était dans mon rôle de chef d'état-major de lui présenter tous les officiers, quels que soient leurs grades, qui arrivaient pour servir au Centre Vietnam.

Après l'entrevue de présentation, à laquelle j'assistais toujours, le général m'étonnait souvent par les remarques courtes et lapidaires, parfois pleines d'humour, qu'il portait avec justesse sur l'intéressé.

A ce sujet, il me revient en mémoire une anecdote caractéristique.

Le capitaine, chef du 3^e bureau de l'état-major terminant son séjour en Indochine, Saïgon nous envoya un officier pour le remplacer. Le premier, qui nous quittait, était physiquement petit, rablé, un peu enveloppé, mais il était débordant d'activité dans la conception comme dans l'exécution. C'était un « vif ».

Le second, qui nous arrivait, quoique très qualifié, était très différent dans son aspect et ses attitudes. Grand, calme, un peu lourd mais sûr, il avait son rythme d'apparence plutôt lente.



**Opération Camargue dans la rue Sans-Joie, centre Vietnam (juillet 1952).
Le général Leblanc avec son chef d'E.-M., le lieutenant-colonel de Susbielle.**

Après l'entrevue de présentation le général me dit en souriant :

— Eh bien, chef! (il m'appelait toujours ainsi), c'est de la bonne infanterie suisse!

L'aptitude et le goût du général à «photographier» instantanément les gens avait son revers. Il était assez influencé par «l'allure» des êtres et pouvait juger fausement, à première vue, ceux qui n'en avaient pas. Il le savait, d'ailleurs, et s'en méfiait.

Je fus ainsi amené à le mettre en garde lors de l'arrivée au Centre Vietnam d'un colonel d'A.B.C. qui nous arrivait de France pour prendre le commandement du Groupe mobile du territoire. Ce colonel, que je connaissais bien, était un officier de grande valeur, estimé et apprécié de tous ceux qu'il avait instruits et commandés, en paix comme au feu, aimé de ses pairs, bref «un type très bien». Mais il n'avait aucune «allure» et était ainsi desservi par son physique. J'en avertis le général. Il m'écouta sans rien dire. Après la présentation d'usage, il ne m'en dit pas plus. Quelque temps après, ayant vu son en action ce nouveau commandant de G.M., le général me glissa, entre deux portes et sans avoir l'air d'y toucher :

— Vous aviez raison, Chef. Son aspect est trompeur. Il est très bien, ce colonel!

Car le général Leblanc, qui avait, tout naturellement, le visage et le comportement d'un empereur romain, appréciait les hommes qui ont du «style» dans la silhouette et dans l'attitude. Mais il était aussi bien trop connaisseur et intelligent pour arrêter ses jugements sur des extérieurs. Il détestait d'ailleurs le «chiqué» et «l'esbrouffe». C'était contraire à sa nature et à sa façon d'agir. Il ne se «fabriquait» jamais, et son rayonnement sur ceux qui l'approchaient procédait avant tout des qualités physiques et surtout morales qui étaient siennes.

En effet, sous des dehors calmes et même détachés, un peu ironiques, c'était un homme de grand cœur et un «ardent».

Dans son commandement, il travaillait sans à-coup, allant d'une manière égale et continue vers ses objectifs auxquels il réfléchissait longuement avant l'action.

Mais, quand celle-ci était déclenchée, il allait vite et aimait travailler avec des «rapides». En cas de coup dur il était immédiatement sur le terrain, voyait de suite clair et donnait avec calme les ordres nécessaires. C'était un chef de guerre dans lequel tous avaient confiance car on le sentait dans son élément.

Cependant, dans l'action, sous des dehors parfaitement maîtrisés, son ardeur profonde ressortait, c'était un «impatience». Il supportait mal d'avoir à attendre, à temporiser. Tendu qu'il était vers le but à atteindre, il fonçait, impassible, sans souci des périls éventuels.

Les circonstances — alors que je travaillais quotidiennement à ses côtés depuis plus de cinq mois — m'amènèrent à lui dire, à ce sujet, ma façon de penser.

Au début d'une opération importante que le général dirigeait au nord de Hué, il se rendait à l'emplacement de son P.C. opérationnel mobile à installer dans la rizière. Dans sa jeep, qu'il conduisait lui-même, j'étais à ses côtés. Le convoi de véhicules de ses moyens de commandement roulait sur une route qu'il fallait «ouvrir». Il allait donc au pas, à l'allure de l'équipe de déminage qui assurait «l'ouverture» avec, en main, ses «poêles à frire».

Tout à coup, en quelques minutes, le général double la colonne et parvient derrière l'équipe de déminage. Il la suit un court instant puis, brusquement, sans rien dire, il la double, s'engageant sans hésiter sur l'itinéraire non déminé.

A ce moment il sentit ma désapprobation muette et — c'était tout son style — me lança d'une voix calme et ironique :

— Vous avez peur, Chef?

Je ripostai de suite :

— Je n'aime pas, mon Général. Car si nous sautons, vous, vous irez au Paradis des braves, mais alors c'est ici que vous manquerez énormément! Je pense que vous faites une imprudence gratuite et donc que vous avez tort!

Le général ne me répondit pas et continua sa route sans ciller. Quelque temps après, j'allais comme chaque soir, lui présenter le courrier. J'en profitai pour lui dire :

— Mon Général, beaucoup de camarades m'on fait part de leur frayeur en apprenant que vous aviez franchi «l'ouverture» de route l'autre jour. Je me suis fait reprocher de ne pas vous avoir retenu. Il me faut vous le dire!

Il déclara alors d'un ton sec sans me regarder :

— Je fais ce que je veux!

...Et nous n'insistâmes ni l'un ni l'autre. Un mois s'écoula et nous partîmes à nouveau, un matin dans les mêmes conditions, pour gagner le même emplacement de P.C. en vue de mener l'opération «Camargue» qui devait nous permettre de mettre un certain temps la main sur la fameuse zone de «la rue Sans-Joie», fief important des Viet.

Le général, au volant, s'installa à nouveau derrière l'«ouverture» de route... Mais il ne la dépassa pas. Nous ne disions mot, mais chacun savait ce que son voisin pensait.

Car, lorsque le général Leblanc avait accordé sa confiance à quelqu'un, celui-ci pouvait alors, avec les formes, tout lui dire. Il en tenait toujours compte, même si, sur le moment, il donnait l'impression de ne pas avoir entendu.

Il avait souvent cette attitude et il fallait se méfier car il enregistrerait parfaitement tout ce qu'il entendait. En effet, sous des dehors impassibles, souvent silencieux, il s'intéressait beaucoup aux êtres et aux problèmes humains de ceux au milieu desquels il vivait.

Cette aptitude à se pencher sur les autres répondait à sa nature profonde qui était faite d'une grande générosité cachée soigneusement derrière un humour parfois déconcertant pour ceux qui ne le connaissaient pas bien.

De plus, cette réaction était dans le droit fil de la tradition des officiers des Affaires indigènes du Maroc dont le général était un éminent représentant. Les Vietnamiens ne s'y trompèrent pas. Ils furent très sensibles à son souci d'eux et le lui prouvèrent lorsqu'à la fin de son séjour normal en Extrême-Orient il quitta Hué en novembre 1953.

Dans le cadre de l'exercice de son commandement important, civil et militaire, le général Leblanc avait table ouverte à Hué. Il savait et aimait recevoir avec une élégance naturelle qui était à l'image de sa personne. Français et Vietnamiens y étaient accueillis nombreux. Le général savait, sans en avoir l'air, y glaner des données sur les êtres et les choses. Auprès de lui j'ai beaucoup appris en ce domaine comme en d'autres.

Sur le plan purement militaire, en un an de commandement au Centre Vietnam, il avait sérieusement assaini son territoire grâce à quelques opérations réussies, mais aussi à une lente et persévérante action toujours difficile et méritoire dans ce genre de combat. Il la menait opiniâtement avec son expérience, sa méthodique ardeur et son sens de l'action sur les populations. A son départ de Hué on n'entendait plus de bruits de combats aux environs de la ville.

Hélas! sept mois après il n'en était plus de même!

Lorsque le général était mécontent, il savait le montrer. Cela ressortait de son ton brusquement froid et cassant alors qu'il était normalement courtois et amène —, ainsi que de l'expression de son visage. Mais jamais je ne l'ai entendu élever la voix. Là, comme ailleurs, il gardait une attitude maîtrisée. Car il détestait les démonstrations quels qu'en soient les motifs.

*
**

Tout le monde, sur son vaste territoire, connaissait ce chef attentif à tous, sans cesse sur le terrain, toujours en mouvement, au jugement sûr et équilibré, qui cultivait

sans ostentation les contacts humains et était toujours là, même dans les coups durs.

Le général Leblanc était estimé et respecté, hautement apprécié de tous ceux qui servaient sous ses ordres, que ce soit dans les organismes de commandement, dans les postes ou dans la rizière.

Pour ma part, puisqu'il m'est donné d'évoquer ici quelques souvenirs personnels de ce chef — un des rares qui m'ait « marqué » —, dans ma carrière d'officier — je me souviens d'avoir résumé les sentiments que je lui portais, après dix mois de travail à ses côtés, lorsque je lui déclarai, en le saluant au pied de l'avion qui, en novembre 1953, l'emmenait loin de Hué :

— Quand vous voudrez, mon Général, je serai toujours prêt à servir sous vos ordres !

C'était vrai. Il devait s'en souvenir.

*
* *

Lorsqu'en mai 1955 il fut brusquement nommé au poste de directeur de l'Intérieur de la résidence du Maroc (c'est-à-dire ministre de l'Intérieur du protectorat) on lui donna à ce moment sa quatrième étoile. Je finissais alors mon congé de fin de campagne après l'Indochine. Je téléphonai au général pour le féliciter de sa promotion. Sa réponse fut dans sa manière : ironique et lucide :

— Oh ! vous savez, mon cher, c'est le salaire de la peur !

...Et il enchaîna pour me demander de faire partie de sa nouvelle équipe. J'acceptai de suite sans hésiter.

C'est ainsi que, pendant six mois, je me trouvai, à Rabat, vivre dans l'intimité du général (il m'avait donné une chambre dans sa villa de fonction). Je pus ainsi conforter, à tous les points de vue, la respectueuse affection que je portais, depuis l'Indochine, à l'homme et au chef.

Je le savais gravement préoccupé par la santé de son épouse. Mais il ne faisait jamais peser sur les autres ses lourds soucis à ce sujet et nous n'en parlions que par allusion. Je n'ignorais pas, cependant, de quel poids pesait cette épreuve sur ses épaules.

Il me fut alors donné de suivre de près ses réactions lors des événements qui accompagnèrent le retour du sultan Mohammed V, dont il avait toujours désapprouvé l'envoi en exil et saluait par conséquent favorablement le retour.

Par contre, il ne fut rapidement plus d'accord avec bon nombre de mesures prises, après ce retour, par la Résidence et les hommes qui l'influençaient. Il souffrit alors pour son cher Maroc. Il le dit avec sa franchise de soldat étayée de son exceptionnelle connaissance du pays où il avait vécu une grande partie de sa carrière. Son caractère répugnait aux accommodements souvent de mise dans les périodes transitoires comme celles que vivait le protectorat.

En ces semaines difficiles pour lui, je pus mieux juger de sa droiture et de sa lucidité. « Je ne suis pas l'homme qu'il leur faut », me disait-il calmement, mais fermement décidé. Le jour où il estima, en novembre 1955, qu'« il ne pouvait plus suivre » il demanda à être relevé de son poste et à rentrer en France.

Je ne demurerai pas au Maroc après son départ. Je fus alors affecté à l'état-major général de la Défense nationale, tandis que le général prenait le commandement de la région de Bordeaux où il devait terminer sa carrière que couronnait son élévation, bien méritée à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

*
* *

Le général Leblanc était un « seigneur ».

Ils sont très rares.

Il a marqué de son éminente personnalité tous ceux qui l'ont approché en paix comme en guerre. Lui rendre hommage dans ces lignes est pour moi un honneur, un devoir et une marque de reconnaissance.

Je souhaite que ce court témoignage, volontairement simple dans sa forme — il n'aurait pas admis qu'il en soit autrement — fasse revivre son image si attachante auprès de ceux qui l'ont connu, estimé, admiré et aimé.

Du colonel Bertrand de Sèze

Dans le milieu, numériquement assez restreint, des officiers des Affaires indigènes du Maroc, une sorte de cloisonnement s'était créé suivant les limites des régions et des territoires. Dans la région de Meknès et le territoire du Tadla, florissait une pépinière de chefs aux qualités personnelles pleines de vigueur et d'originalité. Parmi eux (sans parler de l'inoubliable chef du territoire du Tadla, Loustal), quatre « grands » : Leblanc, La Tour, Massiet du Biest, Parlange.

J'ai eu la chance — et l'honneur — de servir sous les ordres de trois d'entre eux : Parlange, du Biest, Leblanc.

Et voici que le général Leblanc vient de rejoindre dans l'éternité les trois autres grands des A.I. d'autrefois, je veux dire d'avant la dernière guerre.

La superbe, l'exemplaire carrière de soldat du général Leblanc est évoquée par ailleurs. Pour ma part, puisque la Koumia me demande ma contribution, je m'en tiendrai aux souvenirs personnels, après un bref rappel des débuts aux A.I. du jeune capitaine Leblanc.

Après avoir remplacé auprès des Aït Seghrouchène le fameux capitaine Laffite, le capitaine Leblanc est affecté au Tadla en 1929 comme chef de bureau du Taghzirt, puis en décembre 1931 est chargé du contrôle des Ichqera avec le bureau de Qebab.

Il est vivement apprécié de tous ceux qui l'entourent et l'on peut considérer comme une preuve vraiment exceptionnelle d'estime la décision du colonel de Loustal commandant le Groupe mobile du Tadla, après les débuts décevants de l'opération de Tazigzaout en 1932, de rappeler d'urgence par télégramme le capitaine Leblanc, alors permissionnaire en France, pour le faire participer, à la tête des partisans Ichqern, à la seconde phase — qui fut victorieuse — de l'opération. Loustal s'y connaissait en hommes.

C'est en 1936 que le capitaine Leblanc prend, à Khenifra, le commandement du cercle zaïan.

Quelle joie fut la mienne quand, à la fin de 1940, le chef de bataillon Leblanc me réclama pour prendre le commandement d'un poste abandonné depuis de nombreuses années, Aguelmous, entre Khenifra et Moulay Bou Azza.

L'époque ne prêtait certes pas à la satisfaction, mais j'étais enchanté

— de mon affectation — seul, quelle merveille !

— de mon chef — Leblanc, qui dit mieux ?

— de mes administrés — les Zaïans, fameux entre tous.

Ces Zaïans et « apparentés » avaient été pour nous, en dissidence, des adversaires particulièrement coriaces, maintenus dans leur opposition au makhzen par l'autorité et le prestige de la famille dominante, les Imahzan. Ceux-ci voyaient cependant d'où soufflait le vent et leur chef, le vieux Moha ou Hammou, avant de mourir, les armes à la main, devant nos troupes, avait recommandé à ses fils de cesser la lutte et

de se soumettre. Cette soumission eut lieu en juin 1920 et engloba, avec l'ensemble des tribus de la confédération, une dizaine de fils de Moha ou Hammou.

Quatre des fils du vieux chef ont laissé un nom, dont un exécré, jamais prononcé en public : Miammi el Fasia, assassin par trahison de deux officiers français en 1917.

Les trois autres : Hasan, Amahroq, Bou Azza, ont été pour nous des alliés efficaces et parfaitement loyaux, de fidèles amis.

Je ne sais quelle a été la fin de Bou Azza, l'intrépide cavalier. Il a participé à la tête de son makhzen personnel de 100 cavaliers choisis par lui à toutes les opérations du Groupe mobile du Tadla et à celles du Rif en 1925. Peut-être est-ce là qu'il a trouvé sa fin de héros légendaire.

Après la soumission, le commandement des tribus zaïanes avait été partagé entre Hasan, qui devint pacha de Khenifra, et son frère puîné Amahroq, dit « le qaïd », à qui, après sa mort, succéda son fils, que son oncle le pacha, avec une affectueuse condescendance, appelait « Qaïddi ».

Maintenir les Imahzan et leurs vassaux dans la droite ligne de l'obéissance au Makhzen n'était pas une tâche aisée, les Imahzan étaient de puissants seigneurs féodaux, possesseurs de biens considérables, toujours désireux de les accroître encore, sans égard particulier pour les moyens à y employer, jouissant sur toute la confédération d'une autorité indiscutée maintenue d'une poigne de fer.

Une petite anecdote, que m'a racontée, voici longtemps le capitaine (à l'époque) Bourdelles, autre figure caractéristique du Tadla, montre assez bien la conscience très claire qu'avaient les Imahzan de leur essence supérieure. Lors d'une opération à laquelle participait un fort contingent de partisans zaïans, le général de Loustal demanda à Amahroq le nom d'un massif montagneux qui leur faisait face.

— Je n'en sais rien, répondit Amahroq.

— Comment, lui dit en riant le général, tu ne connais pas le nom de tes montagnes ?

— Ce sont les bergers, Mon Général, qui connaissent le nom des montagnes.

L'influence de cette famille dépassait du reste les limites de leur territoire et s'étendait jusqu'aux « grands qaïds » voisins. C'est dire que le « contrôle » des Zaïans demandait certes de l'autorité, mais aussi une connaissance approfondie du milieu et une bonne dose de diplomatie. Ces qualités étaient d'autant plus nécessaires depuis que notre pays, vaincu et coupé en deux, était privé de la plus grande partie de ses moyens d'action.

Dans cette conjoncture critique, le commandant Leblanc sut faire face avec une aisance, un art, un doigté incomparables. Ses relations avec le pacha Hasan étaient un modèle du genre, la courtoisie pleine de considération s'alliait à la fermeté inébranlable faisant place, le moment venu, à la bonhomie et à l'heureuse détente.

Avec « Qaïddi », beaucoup plus jeune, la courtoisie se faisait presque paternelle et la fermeté, toujours aussi inébranlable, se nuancit de douceur.

Mais les Imahzan n'étaient pas les seuls interlocuteurs du commandant du cercle, bien loin de là. Les différentes tribus le connaissaient bien. Dans ses fréquentes sorties, il savait regarder et écouter, parler et agir.

C'est dans cette période de 1940 à 1942 que le commandant Leblanc travailla activement, mais discrètement, au recrutement, à l'instruction, à l'encadrement des goums qui, le jour venu, constitueront le 1^{er} G.T.M. dont presque tous les goumiers seront issus des tribus relevant du cercle zaïan. Ils prouveront leur valeur.

C'est dans la région de Khénifra que se dérouleront, en 1941, des manœuvres de groupements de goums en présence des généraux Juin et Dody.

Quelle netteté dans les instructions qu'il donnait à ses officiers, ni bavardage ni demande de « papiers ». Tout était clair, simple, succinct.

Le but était fixé, les moyens, la « manière », étaient laissés à l'initiative de l'exécutant, la confiance régnait, dans la belle humeur et le sens de l'humour.

Générosité, allant, ouverture d'esprit, jeunesse du cœur... il avait toutes ces qualités.

Quel plaisir aussi d'être reçu à Khenifra dans son foyer si accueillant, si chaleureux, si gai. C'était la détente la plus aimable après Aguelmous, un peu sévère malgré tout.

Plus tard, j'eus de nouveau l'occasion de servir, au 1^{er} G.T.M., sous les ordres du lieutenant-colonel Leblanc. Je ne pus le rejoindre qu'à son retour de la campagne de Tunisie, où ses qualités de chef s'étaient à nouveau manifestées.

Longue attente avant l'Italie... Repos un peu, puis remise en ordre au Maroc, puis l'Oranais, puis l'Algérois... on approchait quand même... et enfin, enfin, ça y est, on y va! Alger-Naples, vingt-quatre heures à bord de l'*Emile-Bertin*. Et peu après, nous étions lancés dans la montagne.

Tout au long de ces opérations d'Italie et, plus tard, après le débarquement en France continentale, je me souviens du sentiment permanent de confiance, de sécurité, d'assurance que nous donnait l'habile et ferme commandement du colonel Leblanc. Notre chef était audacieux, certes, nous le savions et en étions fiers, mais il était réfléchi, nous le savions aussi. Avec lui, nous le sentions, tout était possible. Et, en effet, tout fut possible.

Un détail me revient sur l'affaire de Marseille : alors que, dans le petit matin du 24 août 1944, nous abordions Saint-Antoine, le colonel Leblanc, profitant d'un arrêt dans la progression, se porte vers moi et, ensemble, nous examinons les hauteurs de Tante-Rose ou du Moulin-du-Diable, bâties et abondamment plantées, qui nous dominent. Je ne vois rien de suspect, mais le colonel, soudain tout content, me signale, à 150 ou 200 mètres, trois Allemands qui nous observent à la jumelle. Comme je n'arrive toujours pas à les distinguer, il se saisit du fusil de mon ordonnance et tire sur les trois bonshommes : je les vois alors, mais pas longtemps... La journée allait être rude...

Je n'ai retrouvé le général Leblanc que longtemps, bien longtemps après. La retraite ne lui avait rien fait perdre de ses qualités humaines de gentillesse, de curiosité d'esprit, d'enthousiasme, de fidélité dans l'amitié.

Son nouveau foyer restait tout naturellement le point de rencontre privilégié de plusieurs de ses anciens officiers, heureux de retrouver leur chef de jadis.

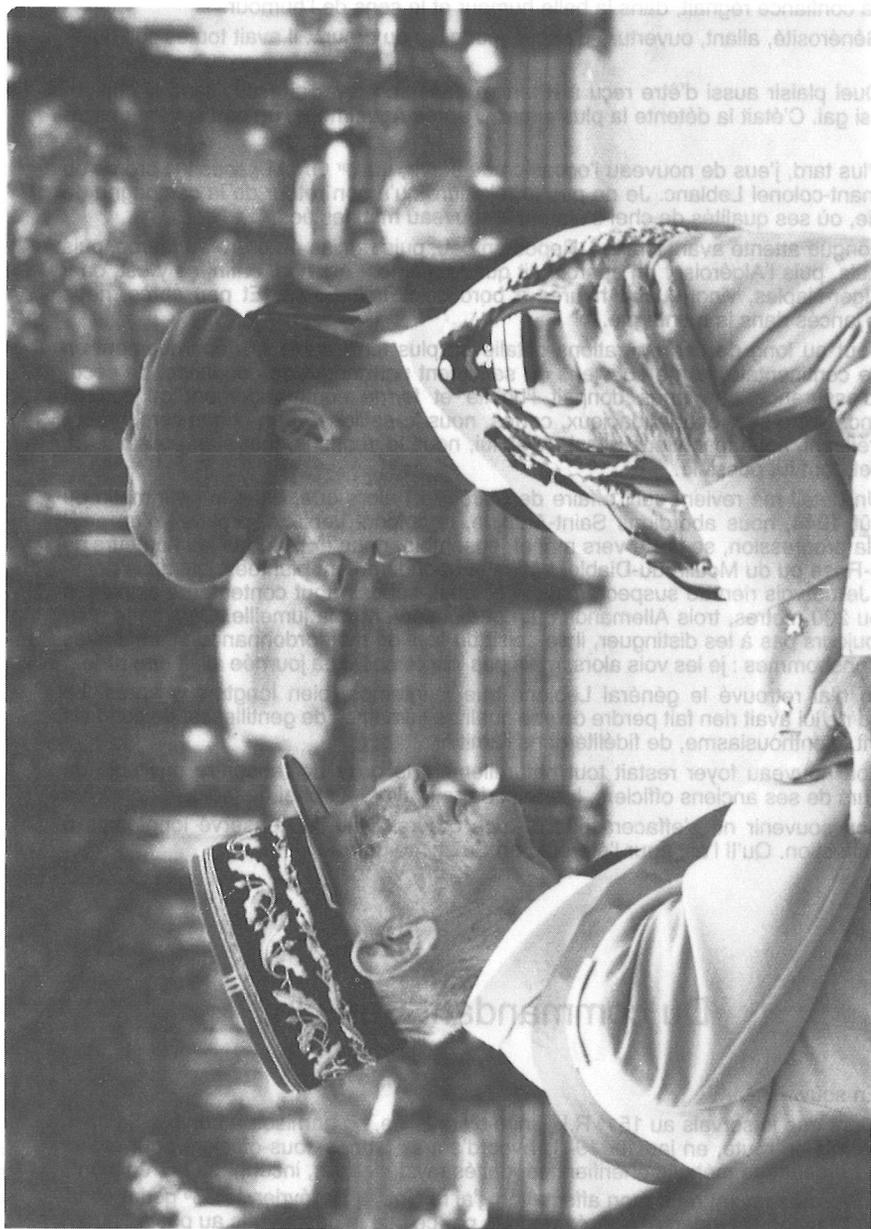
Son souvenir ne s'effacera pas de nos cœurs. Dieu l'a conservé longtemps à notre affection. Qu'il l'ait, pour l'éternité, en Sa sainte garde.

Du commandant Servoin

En souvenir...

Alors que je servais au 151^e R.I., unité d'armistice, en garnison à Lons-le-Saunier, j'ai été mis en route, en janvier 1941, avec d'autres jeunes sous-officiers pour étoffer l'encadrement des méhalla chérifiennes, unités mystérieuses, inconnues au régiment.

A Meknès, ayant reçu mon affectation, j'ai rejoint, le 1^{er} février, le 65^e goum chérien du 3^e tabor. Désorienté, sidéré, médusé par ce que je découvrais au poste : huttes en paille, soldat en bure à la mine patibulaire, sous-officiers en pantalon bouffant à la turco» c'est avec anxiété et angoisse que j'ai été présenté au capitaine de Colbert, qui, paraît-il, n'était pas un tendre.



Le général Leblanc remet la rosette de la Légion d'honneur à son fils, le colonel Olivier Leblanc.

Le commandant Leblanc, alors chef du cercle de Khénifra était, d'après les anciens, un homme au glorieux passé militaire, déjà officier en 1914-1918 et depuis longtemps au Maroc. Je l'ai aperçu pour la première fois à Khenifra, lors d'une prise d'armes. Il imposait le respect, il semblait inaccessible, inabordable tant son apparence était froide.

Nous ne l'avons vraiment approché et commencé à le connaître que depuis la campagne de Tunisie. Avare de ses paroles, il savait néanmoins mettre en confiance et établir avec les sous-officiers un dialogue amical.

Empreint de bienveillance à mon égard, alors qu'il commandait en 1949 la région de Meknès et que, pour des raisons que je ne puis développer ici, je désirais rentrer en France, il m'a fait revenir sur ma décision et obtint mon affectation dans un goum de mon choix. Sa sollicitude envers les sous-officiers de son G.T.M. n'était pas mesurée.

Sa joie était profonde quand il pouvait nous réunir à sa table lors des assemblées générales de la Koumia.

Très humain, il avait pour ses cadres et goumiers un regard chaleureux chargé d'affection. Il était notre « hakem ». Vénéré par ses officiers, le général Leblanc était le chef prestigieux sous les ordres duquel nous avons eu la grande fierté de servir.

Nous en garderons fidèlement le souvenir.



VIE DES SECTIONS

Vosges

Allocution prononcée par le général Feugas, président de la Koumia, aux cérémonies à la Croix des Moinats le 8 mai 1989

*Monsieur le Ministre,
Messieurs les élus,
Messieurs les représentants des associations d'A.C.
Mesdames, mes chers amis,*

La qualité d'un orateur étant de savoir se limiter, je tâcherai d'être bref. Toutefois, je ne saurais laisser se dérouler cette émouvante cérémonie du souvenir sans remercier les autorités civiles et militaires de leur présence à nos côtés et sans évoquer l'épopée des goums marocains qui sur ces lieux mêmes avec les maquis ont mené de durs combats du 4 au 25 octobre 1944, combats dont j'ai été le témoin, parfois même l'un des acteurs comme adjoint au commandant du 17^e tabor. Et c'est avec beaucoup d'émotion que j'ai tout à l'heure parcouru cette vallée de la Moselotte si verdoyante et fleurie aujourd'hui, si lugubre et pleine de dangers en ce pluvieux automne 1944 durant lequel tant des nôtres français et marocains ont souffert, certains meurtris dans leur chair comme notre vice-président Merchez, d'autres, hélas! y demeurant pour toujours.

Mais je ne saurais mieux vous dire ce que nous avons alors vécu qu'en reprenant le récit qu'en fait le général Salkin dans le 2^e tome de l'Histoire des goums marocains.

C'est le 4 octobre que le 9^e tabor est engagé dans la sinistre forêt de Longegoutte. Les jours suivants, les trois tabors du 3^e GTM du colonel Massiet du Biest mènent des actions décentralisées en éventail, très coûteuses en hommes. L'Allemand qui excelle dans ce terrain coupé et boisé et qui conserve un très bon moral, tient à disputer chèrement ses positions défensives.

Le 8 octobre, le 17^e tabor réussit à « faire le trou » ; débouchant du col de Xiard, il franchit la Moselotte et s'empare du village de Thiefosse, créant ainsi la première tête de pont au nord de la coupure. Le lendemain, il y est rejoint par le reste du GTM. Se trouvant en flèche vis-à-vis du dispositif d'ensemble, il est heureusement rejoint par des blindés et des tirailleurs. Les jours suivants les tabors se donnent de l'air et progressent sur les croupes boisées à l'est de la Moselotte. Les résistances sont toujours aussi vives; le commandant de Saint-Bon qui coordonne l'action des 10^e et 9^e tabors voit sa jeep criblée de balles.

Le 13 octobre, pour couvrir au nord la progression d'éléments blindés sur la route Planois - Croix des Moinats, le 3^e GTM, malgré des tirs d'artillerie incessants qui lui

causent des pertes sévères, réussit à s'emparer du Rondfaing, point culminant du secteur (1.060 m), par une action conjuguée des 10^e et 17^e tabors.

Le 14, par de multiples contre-attaques, l'ennemi essaye de récupérer ce point clé mais en vain. Pendant dix jours encore les goums vont rester en toute première ligne avec le souci de garder le contact avec l'adversaire par des patrouilles et coups de main. Le gommier découvre avec horreur la guerre d'usure. Le milieu lui est hostile : cette forêt où on ne voit pas d'où partent les coups, la boue des feignes et des chemins où sont dissimulés des pièges et des mines, et ce climat redoutable où pluie, brouillard et froid semblent devenir complices d'un insaisissable ennemi.

A compter du 25 octobre, les tabors du 3^e GTM sont relevés par ceux du 2^e GTM du colonel Boyer de Latour. Le 6^e tabor du lieutenant-colonel Edon, qui s'est illustré lors de la libération de Marseille, est la première unité de ce groupement à remonter en ligne.

Dès le 9 novembre, le 3^e GTM quitte son aire de repos du Val-d'Ajol pour occuper le secteur entre le sud de Rochesson et la Tête des Cerfs. La campagne d'hiver se poursuit malgré le froid qui provoque chez nos gommiers de nombreuses évacuations sanitaires pour « pieds gelés ». La pression sur l'ennemi est maintenue par d'incessantes patrouilles au cours desquelles sont faits de nombreux prisonniers.

Durant ces combats, nos pertes furent lourdes. Du 5 au 25, le 3^e GTM eut à déplorer 72 tués et 392 blessés.

Cette terre fut rendue à la France et à la liberté grâce au sang versé par les gommiers français et marocains qui, dans une incomparable fraternité ont, au coude à coude, concrétisé une indéfectible amitié forgée au Maroc et à laquelle nous et nos enfants demeurons profondément attachés comme ils montrent nos deux drapeaux flottant côte à côte au-dessus de ce monument du souvenir.

Si j'évoque ici nos chers disparus, c'est, comme le disait le Maréchal Lyautey, non pour les pleurer mais pour tirer de leur mort enseignements et force.

On ne perd que ceux que l'on oublie.

Nous avons été témoins de leurs actions ; la poursuite de leur rayonnement dépend de notre fidélité.

En ce jour anniversaire d'une victoire chèrement acquise Zidou l'Gouddem, allons de l'avant, faisant le serment de demeurer fidèles à notre passé de gommier et de transmettre à la jeunesse de France l'enthousiasme qui nous a animés et nous anime toujours, pour la pérennité de l'amitié franco-marocaine et la défense de notre patrie.

Cérémonie à la gloire du C.E.F.

Le 3 juin 1989, une délégation de la section des Vosges, conduite par le capitaine (ER) Mario Scotton a assisté à Chermizey près de Neufchâteau (Vosges) à une cérémonie du souvenir d'une part à la mémoire du lieutenant Thouvenin, du 4^e R.T.T. tué au Belvédère, d'autre part à la gloire du C.E.F.

Bernard Verdun portait le fanion du 10^e tabor, entouré par Brocherez, Gérard et Sylvestre.

Les généraux Sciard et Jacquier de Rhin-et-Danube assistaient à la cérémonie.

Pyrénées

RÉUNION DU 16 AVRIL 1989

La section Pyrénées a tenu son assemblée annuelle le dimanche 16 avril dans l'ancienne cité royale de Lescar près de Pau.

En l'absence du général Feugas, retenu par d'autres obligations et de notre président de section, consigné à domicile en attendant d'être opéré, la réunion fut présidée par le colonel Jenny qui avait accepté de reprendre du service à cette occasion. Notre ami Robert Bory lui apporta une aide efficace pour l'organisation de cette journée.

Le regroupement des participants eut lieu sur la place Royale d'où par beau temps on jouit d'une vue splendide sur la chaîne des Pyrénées. Hélas!, ce jour-là, l'horizon était bouché et la bise aigrelette qui descendait des montagnes, si elle n'atténua pas la chaleur des retrouvailles, n'incita pas les participants à s'attarder sur la place.

La messe fut célébrée en la cathédrale, beau monument du XII^e siècle, sépulture des rois de Navarre. Elle fut suivie du traditionnel dépôt de gerbe au monument aux morts auquel se joignit M. le maire de Lescar.

Le repas fut servi au restaurant Bosgiraud, mais il ne semble pas que la poule au pot — presque de rigueur en ce lieu et en cette année du quatrième centenaire de l'accession de « Nousté Henric » au trône de France — fut unanimement appréciée par les convives. Nous le regrettons.

Le colonel Jenny eut le pénible devoir d'annoncer le récent décès du général Leblanc à la mémoire duquel il fit observer une minute de recueillement aux amis des sections voisines qui s'étaient joints à nous. Il donna ensuite des nouvelles des absents qui avaient pensé à s'excuser, fit part du contenu de l'interview accordée par le Roi du Maroc à *l'Express* et de la lettre que le conseil d'administration de notre association avait fait parvenir à Sa Majesté. Il rappela enfin les dates des réunions à venir : réunions des sections voisines, congrès national de Montsoreau et cérémonie à la mémoire des militaires tombés en Indochine le 20 mai à Pau. Il incita chacun à faire un effort de participation à ces manifestations.

Le repas qui s'était déroulé dans une ambiance pleine de bonne humeur se termina par la traditionnelle tombola qui connut son succès habituel, pour la plus grande joie de notre trésorier.

Etaient présents : M. et Mme de Balby, M. et Mme Barthe, M. et Mme Bertot, M. et Mme Bory, M. et Mme Boudet, M. et Mme Dumas, M. et Mme Eyharts, M. et Mme Ferrie, M. et Mme Fournier, M. Fourquet, Mme Guyomar, M. et Mme Jacquinet, M. et Mme Jenny, M. et Mme Manus, Mme Naze, M. et Mme Peyremale, M. et Mme Roujeux.

Autres sections : M. Brassens et M. Troussard.

Etaient excusés : M. le général Allard, MM. Auboin, Berard, Dulard, Mme Guay, MM. Jenny B., de Kerautem, Labadau, Mme Lalanne, MM. Lecuyer, Lesbats, Lheritier, M. le général Partiot, M. Planchard.

CEREMONIE DU 20 MAI A PAU

Le 20 mai 1989, à l'occasion du retour des cendres de l'adjudant-chef Vandenbergue, chef du commando des Tigres Noirs, les autorités civiles, militaires et religieuses ont organisé une importante cérémonie place de Verdun à Pau, à la mémoire des combattants tombés en Indochine.

Ont assisté à cette cérémonie particulièrement émouvante : M. Bory, M. Darolles, M. Fournier, M. Jacquinet, M. et Mme de Kerautem, Mme Naze, M. et Mme Peyremale, M. Subra, M. Brassens, M. Magne, M. Coumetou, M. Rougeux.

LA KOUUMIA

ASSOCIATION DES ANCIENS

DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE

Reconnue d'utilité publique

Décret du 26 février 1958, « J.O. » du 1^{er} mars 1958

SECRETARIAT

GÉNÉRAL :

14, RUE DE CLICHY, 75009 PARIS

TÉL. : (1) 48.74.52.93

SECTION :

BULLETIN D'ADHÉSION

NOM et prénoms :

Date et lieu de naissance :

Situation de famille :

Marié, père de famille : nombre d'enfants :

Prénoms et dates de naissance des enfants mineurs :

Situation militaire ou profession :

Adresse :

N° de téléphone :

Derniers grades aux G.M.M. :

Unités des goums et postes A.I. auxquels vous avez appartenu, avec indication des années :

Décorations :

A le 19.....

Signature :

Cotisation annuelle : 150 F (comprenant l'abonnement au bulletin).

Cotisation seule : 50 F.

Les DONS sont versés au budget des œuvres sociales de la Koumia. Paiement par chèque barré, mandat-carte ou C.C.P. : KOUUMIA 8813-50 V PARIS.

Permanence tous les mardis et vendredis, de 15 heures à 18 heures, 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Métro : Saint-Lazare ou Trinité-Etienne-d'Orves.

LE GROUPE
Rhin & Moselle
ASSURANCES

le plus «*koumia*» des groupes de
compagnies d'assurances

1, Rue des Arquebusiers - 67000 STRASBOURG
48 - 50, Rue Taibout - 75009 PARIS
78, Route de Paris - 69260 LYON - CHARBONNIERES

Henry ALBY

Secrétaire Général Adjoint

" Bordeneuve "

31380 MONTASTRUC-LA-CONSEILLÈRE

Pierre SALANIÉ

Agent Général

BP 102

46002 CAHORS CEDEX

Michel LEONET

Président Directeur Général du groupe
Rhin et Moselle

STRASBOURG

Bernard MERLIN

Secrétaire Général E.R.

5, Rue Magdebourg
75116 PARIS

André FEAUGAS

Inspecteur Général E.R.

"Le Méjean"

Pessac - sur - Dordogne
33890 GENSAC

Maurice DUBARRY

Directeur Adjoint E.R.

"La Grande Candelle"
Allée des Pins - 13009 MARSEILLE

Renaud ESPEISSE

Sous-Directeur Honoraire

Le Plessis Breton
35420 ST GEORGES DE REINTEMBAULT

LA KOUMIA

**ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES
DE LA KOUMIA, ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS
ET DES AFFAIRES INDIGENES, EN FRANCE**

Association loi 1901

Siège social : mairie de Montsoreau, 49730 MONTSOREAU



BULLETIN D'ADHÉSION

Nom et prénoms :

Date et lieu de naissance :

FILIATION :

Situation de famille : Nombre d'enfants :

ADRESSE :

Numéro de téléphone :

PROFESSION :

Grade dans l'armée (éventuellement) :

Profession du conjoint :

Nom de jeune fille de votre épouse :

Déclare adhérer à l'Association des descendants des membres de la Koumia, anciens des Goums marocains et des Affaires indigènes, en France.

— Montant de la cotisation pour 1989 : 50 F.

— Ci-joint, en règlement, la somme de F.

Chèque à libeller au nom de :

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

et à adresser à :

Georges BOYER de LATOUR, président,
Les Touos du Puits-Neuf, route de Mons,
Callian, 83440 Fayence.

— L'abonnement au bulletin de la KOUMIA (facultatif) est de 130 F. Il est à adresser directement au trésorier de la KOUMIA, 14, rue de Clichy, 75009 PARIS.

A, le

Signature :

Rayer les mentions inutiles.

Avec Cetelem, vos projets ont de la suite dans les idées !

75 agences Cetelem à votre service. Des solutions-crédit pour tous les projets, pour tous les budgets. Souplesse, rapidité, simplicité: Cetelem, c'est une agence près de chez vous, en permanence à votre écoute.

A renvoyer à :

Cetelem - Libre réponse N° 604 92
92529 NEUILLY-SUR-SEINE CEDEX
(Ne pas affranchir votre enveloppe).

Oui, je désire connaître l'adresse et le téléphone de mon agence Cetelem sans engagement de ma part.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code Postal | | | | | Ville _____

Téléphone (facultatif) _____

cetelem
Le crédit et beaucoup plus

C A R N E T

NAISSANCES

Nous avons la joie d'annoncer la naissance de :

- Maëva, née le 18 juin 1989, petite-fille de M. et Mme Ernest Oria.
- Raphaël Chazal, né le 24 juillet 1989, troisième arrière petit-enfant du lieutenant-colonel Jacques Harmel et quatrième petit-enfant du docteur Albert Cheyrou-Lagrèze, décédé en 1988.
- Adrien, né le 19 août 1989, fils de Michel et Nicole Thiéry-Chatel, quatrième petit-fils du lieutenant-colonel (E.R.) Jacques Thiéry.

Nous avons omis de signaler en son temps la naissance, le 10-12-1988, du 14^e petit-enfant de notre ami Robert Labadie, au foyer de son fils Dominique à Saint-Jean-de-Luz.

MARIAGES

- Le baron Amaury de Bouvet, lieutenant des troupes de Marine, fils du colonel Claude de Bouvet et de la baronne Claude de Bouvet, avec Mlle Nathalie Sarrauste de Menthère, le samedi 5 août 1989, en l'abbatiale de Montsalvy (Cantal).
- Corinne Rougeux, fille de M. et Mme Raymond Rougeux, avec M. Serge Belestin, le samedi 19 août 1989, à la mairie de Dax.

DECES

- Le docteur André Serre, le 24 juin 1989, à Saint-Floret (Puy-de-Dôme).
- Le colonel Jean Saulay, le 5 juillet 1989, Meylan (Isère). Ancien commandant du XVII^e Tabor en Indochine ; le colonel Saulay était l'auteur du premier tome de l'*Histoire des Goums* et collaborait régulièrement à la rédaction du *Bulletin de liaison*.

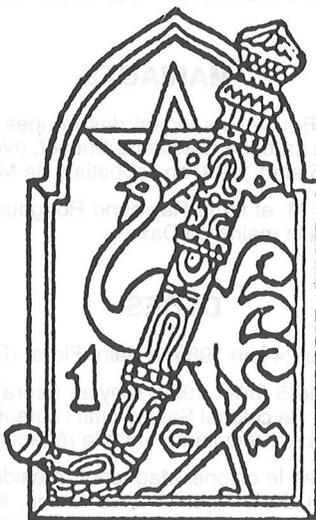
A ses obsèques, le 7 juillet, le colonel Magnenot, président de la section de Lyon, conduisait une délégation de la Koumia avec fanion, accompagné des colonels Mathieux, Sabatier, Méraud, Chaney, de Monts de Savasse, du capitaine Payre, de l'adjudant-chef Mazin. Le colonel Mathieu a prononcé l'allocution d'usage, tandis que le colonel Magnenot déposait sur la tombe une gerbe et la plaque de la Koumia.

La mémoire du lieutenant-colonel Saulay sera évoquée dans le prochain numéro.

- Le général Hure, le 28 juillet 1989, à Versailles. Le général Hure était l'ancien commandant de la 3^e D.I.A.
- Mme Fillion, épouse du médecin-capitaine Marcel Fillion, en janvier 1989.
- Mme Andrée de Lambert de Loulay (Wanda dans la Résistance), sœur de M. Félix de Lambert de Loulay.
- Le colonel Guy Delafon, le 24 août 1989, à Puy-Ricard (Bouches-du-Rhône).
- M. Guy Cerf (A.C.E.R.), le 30 août 1989, à Chauny (Aisne).
- L'adjudant-chef (E.R.) Camille Boué, le 20 juillet 1989. La Koumia était représentée aux obsèques par Jean-Baptiste Eyharts, administrateur.
- René Maure, en juin 1989 à Chaumont (Haute-Marne).

PROMOTIONS - DECORATIONS - RECOMPENSE

- Le lieutenant-colonel Boudet (D), a été nommé chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur.
- Le docteur Henri Dupuch a obtenu le grand prix de la Souveraineté du Béarn pour son ouvrage *Gaston IV Lebroisé (1070-1130)*.



IN MEMORIAM

Colonel Jean Boulet-Desbareau

Les rangs de la « Vieille Garde » de la Koumia, ceux qui, officiers et sous-officiers, ont participé aux dernières opérations de pacification du Maroc, continuent de s'éclaircir. Après la mort du général Turnier, celle du colonel Aspinion, celle du général Leblanc, le colonel Jean-Desbareau vient, à son tour, de nous quitter.

Né le 28 avril 1902, fils du général Boulet-Desbareau, qui réorganisa la Légion étrangère après la guerre 1914-1918, Jean Boulet-Desbareau, le « cavalier », pour le distinguer de son frère Roger, le « fantassin », entre au Prytanée militaire de La Flèche, où il prépare le concours d'entrée à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Il y est reçu en 1923, avec la promotion « Chevalier-Bayard ».

Ayant choisi la Cavalerie, il effectue le stage réglementaire d'application à l'École de cavalerie de Saumur, où il remporte le championnat d'escrime et se classe major d'équitation de sa promotion. Il est affecté, en 1926, à sa sortie du stage, au 2^e régiment de spahis algériens. Il n'y fait qu'un court séjour et sollicite son affectation au Maroc, où il suit le cours préparatoire au service des Affaires indigènes, à Rabat, en 1927.

Il rejoint, à la fin, du cours, le bureau des Affaires indigènes de Tahar Souq, puis le bureau du cercle des Aït Morghad à Ksar es Souq, que commande le commandant Astier de Villette. C'est là que je l'ai connu, en 1932, après les combats de Tazigzaout. Il était l'adjoint du capitaine Gaulis, ce grand « Gaulois » à l'épaisse moustache blonde, à la main droite mutilée pendant la guerre en 1916.

Il participe à toutes les opérations de pacification conduites de 1931 à 1933, au Tadighoust, à Tounfit, à Sidi Yahia ou Youssef, au Tafilalet, au Ferkla, au Gheris, au Semgat, et enfin, au jbel Saghro et au Baddou, en février-mars et août 1933. Il est nommé en 1932, chevalier de la Légion d'honneur à titre exceptionnel avec une citation à l'ordre de l'armée particulièrement élogieuse.

Mais des incidents de santé sérieux amènent le général Giraud, commandant la région des Confins, à provoquer, d'autorité, son retour en France pour y recevoir les soins qu'exige son état. Il est alors affecté au 6^e régiment de spahis à Compiègne.

En août 1944, il participe avec le 1^{er} régiment de spahis algériens de reconnaissance, au débarquement de Provence et à la campagne de libération du territoire jusqu'en Alsace et en Allemagne. Il se distingue particulièrement dans la trouée de Belfort, où il est cité à l'ordre de la 1^{re} D.B. Il termine la guerre comme commandant en second du 11^e régiment de chasseurs d'Afrique.

En 1946, dans le cadre des mesures prises pour la restructuration de l'armée, il est versé dans le service du matériel, où il s'ennuie. Il réussit, en 1948, à se faire affecter au cabinet militaire du haut commissaire de la République à Madagascar.

Deux ans plus tard, il rejoint la 5^e D.B. à Kaiserslautern et prend ensuite le commandement de l'E.R.M. à Orléans, où il est promu colonel en 1957.

Il prend sa retraite en 1962 et s'installe en Touraine au prieuré de Vernou, près de Vouvray. Il s'y consacre à l'accueil des rapatriés d'Afrique du Nord.

Puis sa santé s'altère gravement et il est progressivement condamné à vivre une vie végétative, puis grabataire, particulièrement douloureuse et pénible. Il est admirablement soigné par son épouse, qui, inlassablement, se tient attentive à ses côtés. Riche d'une haute spiritualité, animé par une foi profonde, il supporte sans jamais se plaindre sa déchéance physique, conservant jusqu'au bout sa lucidité et sa lumineuse intelligence.

Les mots n'effacent pas la peine. Que Mme Boulet-Desbareau cependant, sache bien, ainsi que ses enfants, que la mémoire du colonel Jean Boulet-Desbareau, associée à celle de son frère Roger, sera fidèlement conservée par la Koumia et, plus particulièrement, par les anciens des Confins algéro-marocains, où il passe l'essentiel de sa carrière aux Affaires indigènes.

Meylan, juin 1989.

Jean SAULAY.

Adieu à un gentilhomme Colonel Dugué Mac Carthy

Dans le bulletin de juillet, nous avons publié l'allocution prononcée par le général Le Diberder lors des obsèques du colonel Dugué Mac Carthy.

Le colonel Bertrand de Sèze nous a demandé d'y ajouter cet hommage.

Marcel Dugué Mac Carthy était mon camarade de promotion.

Qui ne se souvient de cette haute et svelte silhouette, à l'élégance un peu surannée, toujours tirée à quatre épingles ?

Guidé en toutes ses actions, dans tous les domaines, par les principes les plus fermes, le colonel Mac Carthy a toujours tenu la ligne droite. Cette rigueur n'excluait nullement le charme, ni l'esprit le plus fin, parfois incisif, jamais malveillant.

Il excellait à saisir, d'un seul coup d'œil, à partir d'une seule réflexion, le détail caractéristique qui donnera à ses portraits, à ses dessins, à ses caricatures leur allure inimitable de criante vérité.

Les Marocains, si sensibles, quel que soit leur niveau social, à l'éducation, à la tenue, à la « classe » lui avaient d'emblée donné respect, dévouement, affection. D'émouvants témoignages en ont été fournis à son épouse, lors de sa disparition.

Mac Carthy était un gentilhomme.

Bertrand de SEZE.

Colonel Tenailon

Les obsèques du colonel Jean Tenailon ont été célébrées le lundi 30 mai 1989 en l'église d'Agonac (entre Périgueux et Brantome), en présence d'une très nombreuse assistance et d'une dizaine de drapeaux d'associations patriotiques.

La Koumia était représentée par le général et Mme Feugas, le colonel et Mme Leblanc, Mme Stemler, Mme Troussard, le commandant et Mme Servoin, Jean Voinot, M. Jean Albert, M. Lamothe, C. Soubrie.

Le colonel Horlabi, ancien D.M.D. de la Dordogne, sous les ordres duquel notre ami avait terminé sa carrière, a évoqué celle-ci, après l'homélie prononcée par le curé de la paroisse, tandis qu'au nom de la Koumia, le général Feugas prononçait la brève allocution suivante devant le caveau de famille.

Une gerbe a été déposée sur le cercueil de notre camarade au nom de la section d'Aquitaine de la Koumia, une autre par les anciens A.I. de la région d'Agadir, tandis que notre président posait la plaque souvenir de notre association.

Le colonel Horcadi, qui connaît dans ses moindres détails votre brillante carrière militaire, l'a résumée tout à l'heure, vous rendant ainsi l'hommage que vous devait une armée qui vous a profondément marqué dans votre cœur certes, mais aussi et combien dans votre chair.

C'est à titre amical et en tant que président de la Koumia que je voudrais en quelques mots vous dire un dernier adieu.

A titre amical, car, ainsi que vous aimiez me le rappeler, c'est moi que, en octobre 1937, il y a plus d'un demi-siècle, peu de temps avant mon départ pour le Maroc, vous ai accueilli au 25^e R.T.A. à Sarrebourg, jeune sous-lieutenant sortant de Saint-Cyr. Et c'est avec beaucoup de plaisir que je vous ai retrouvé de nombreuses années plus tard, lorsqu'ayant à proposer un officier particulièrement solide pour tenir un poste des A.I. chez les Marmoucha dont nous venions d'étouffer la rébellion, j'ai présenté votre candidature au général Boyer de La Tour alors commissaire résident général au Maroc. Quelques années après nous nous sommes retrouvés lors d'une réunion à Saint-Emilion de la section Aquitaine de la Koumia où spontanément vous vous êtes offert pour nous aider à organiser à Périgueux une assemblée générale de notre association. Nous avons à cette occasion renoué des contacts que nous n'aurions jamais dû laisser se relâcher.

Nous étions à nouveau ensemble avec votre épouse en février dernier à Nice pour la réunion Koumia de la Côte d'Azur et c'est à vous que j'ai fait appel il y a un mois à peine pour me remplacer auprès de Mme Mac Carty afin de rendre en Dordogne un dernier hommage de la Koumia à son mari décédé à l'hôpital de Périgueux.

Qui aurait alors pu penser que je ne pourrai plus mettre à contribution votre esprit de camaraderie toujours disponible, votre inlassable dévouement à tous et en particulier à vos amis ?

Mais en fait j'ai encore une demande à vous adresser, Tenailon : réservez-moi une place non loin de vous dans la « Maison du Père », au milieu de tous ceux qui, comme vous, ont si généreusement servi la France au Maroc.

Quant à vous, Madame, entourée de votre nombreuse famille dont votre mari était fier à juste titre, soyez assurée, vous et vos enfants, que le souvenir de notre ami sera perpétué tant à la Koumia que chez nos descendants, et cette plaque dira aux passants qu'il était des nôtres.

Agonac, le 29 mai 1989.

Le capitaine Antoine Agostini

Le 17 février 1988, la capitaine Agostini mourait à son domicile, à Saint-André-de-Cotone, son village natal, à l'âge de soixante-seize ans, des suites d'une implacable maladie.

Sans retracer sa brillante conduite au feu (ses décorations en témoignent), et pour ne pas trahir ses dernières volontés — sa modestie ne voulant pas d'éloges — on ne peut pour autant passer sous silence ses qualités de cœur qui, le long de sa vie, firent de lui l'homme généreux, le bon époux, l'ami sincère toujours disponible.

Ancien du 2^e G.T.M., il eut d'abord la chance de libérer Bastia et son village pour, dix mois plus tard, prendre part à la libération de Marseille et accomplir ensuite, de la Provence au Danube, sur ce parcours glorieux avec sa formation dans la 1^{re} Armée française, à la tête de ses légendaires guerriers de l'Atlas, les combats fulgurants qui immortalisèrent l'épopée des goums, inscrite au monument de Teghime.

Le capitaine Antoine Agostini était chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la médaille militaire, de la croix de guerre 1939-1945 avec palmes, de 5 citations et du Ouissam alaouite.

Ses obsèques eurent lieu le 19 février 1989 en l'église paroissiale, en présence d'une foule nombreuse, grave et recueillie, venue des quatre coins de la région lui exprimer respect, estime et affection dus à son mérite.

Dans l'assistance, on notait la présence de fortes délégations d'anciens combattants avec drapeaux, encadrant le fanion des goums, porté par l'adjutant-chef Duprat, vétéran du Teghime.

Tous les membres de la section « Koumia Corse » entouraient le cercueil.

Respectueuse des dernières volontés d'Antoine Agostini, la Koumia ne prononça pas d'éloge funèbre, tandis que le colonel Riolacci et le commandant Carrère, vétérans d'autres armes, très émus, ne purent éviter d'évoquer brièvement les actes exemplaires ayant marqué la vie de leur grand ami disparu.

Deux gerbes furent déposées sur le caveau du défunt, attenant à sa villa, une par la Koumia, l'autre par le président des D.P.L.V.

En cette triste circonstance nous présentons à sa veuve inconsolable, Philippa née Fillipi, à son frère Maurice, à ses nièces et neveux ainsi qu'à toutes les personnes qui l'ont aimé, nos sincères condoléances.

J.-D. POLETTI.



ARTICLES DIVERS

Mohand ou Ali

par le docteur Dupuch

C'était en 1943. J'étais médecin du cercle des Affaires indigènes du Moyen Ouerrha, à Rhafsāï (100 kilomètres au Nord de Fès). J'étais chargé à la fois de fonctions civiles et militaires, alors que normalement ce poste devait comporter deux praticiens. Comme médecin de la Santé publique, j'avais la responsabilité de la confédération des Beni Zeroual (six tribus, au total 80.000 âmes), de la clientèle européenne et de la lutte contre le typhus.

A titre militaire, comme médecin-lieutenant (remobilisé) j'assurais la surveillance médicale de quatre goums, d'un bataillon de tirailleurs sénégalais et effectuais la première visite d'incorporation des Marocains qui s'engageaient dans les tabors (1).

Mohand ou Ali était un fellah de la tribu des Beni Ouriaguel (le centre de résistance d'Abd-el-Krim en 1925) maigre et efflanqué, d'une vingtaine d'années, qui jouent volontiers les idiots du village, sans être pour autant plus bête qu'un autre.

Il avait la tête étroite et l'occiput bombé, le nez en bec d'aigle, le menton souligné d'une fine barbe sous des lèvres lippues, qui découvraient un perpétuel sourire, plutôt niais.

Il voulait à toute force s'engager dans les goums.

Quand je l'examinai il se présenta sous un aspect assez peu réjouissant : squelettique, un état général calamiteux, avec des côtes saillantes et des crêtes iliaques qui pointaient sous la peau comme celles d'une momie. Dès qu'il eut subi les examens voulus, une conclusion s'imposa : il souffrait d'une tuberculose déjà ancienne.

Il était grand temps de l'envoyer dans un service spécialisé. Mais Mohand ou Ali ne voulait rien entendre. Il me poursuivait partout en répétant sur tous les tons : « Brit n'gagi » (je veux m'engager). Je ne pouvais que lui répéter que c'était impossible. Bientôt après je ne le revis plus à la consultation.

— Dites donc!... Vous ne nous envoyez que des « crevards »! Vous vous foutez de nous!

C'était un officier du recrutement de Fès qui téléphonait.

— Que voulez-vous que j'y fasse — répondis-je — Avec la famine actuelle! Je compte précisément sur le ravitaillement qu'ils vont toucher sous les drapeaux pour les gonfler...

— Je suis d'accord avec vous sur le principe — concéda mon interlocuteur — Mais dites-moi : ce Marocain tuberculeux au dernier degré que vous nous avez envoyé avec la mention « Bon pour le service »... Vous ne manquez pas de culot!

— Il y a certainement erreur — répondis-je — Comment s'appelle-t-il?

— Mohand ou Ali, douar D'baba, fraction Aïn Noqla, tribu des Beni Ouriaguel, Confédération des Beni Zeroual.

C'étaient bien les coordonnées de mon client.

— Et ne me racontez pas d'histoires — ajouta-t-il — J'ai tous les papiers sous les yeux avec votre signature que je connais bien et le tampon de votre hôpital. La vérité, c'est que vous ne l'avez même pas examiné ou que vous ne connaissez rien à votre métier. Dans les deux cas, vous n'êtes qu'un fumiste !

Il raccrocha.

Je restai sans voix. J'en avais le souffle coupé. Je me sentais piqué au vif, attint dans mon honneur. Il y avait un mystère là dessous. J'étais certain de ne pas avoir remis de fiche « Bon pour le service » à l'intéressé. Comment se faisait-il qu'il ait pu disposer d'un tel document ?

Je m'en ouvris à mes infirmiers qui éclatèrent de rire.

— Mais tu sais bien — me dit le maître-infirmier Salah — que des Mohand ou Ali, il y en a à la pelle, dans cette tribu !

Il a dû se faire prêter par un ami portant le même nom que lui les papiers que tu avais signés. Mais, en arrivant à Fès, quand on l'a de nouveau examiné, on s'est bien aperçu qu'il était inapte. Il aurait fallu que ce soit l'autre, en bonne santé, qui se présente chaque fois aux visites successives... Mais il était reparti dans son douar.

Mohand ou Ali revint donc dans sa nouala, ruminant sa rancœur et traînant sa misère. Il ne venait plus à la consultation et passait devant moi sans me saluer. Sur le souk, il s'écartait de Salah qui l'avait connu tout enfant et était ulcéré de son attitude.

Les ponts étaient complètement coupés entre lui et le milieu médical et un jour il disparut.

J'avais pris quelques jours de congé à Fès. Je me promenais dans le souk aux cuivres, parmi ces petites ruelles obscures, empreintes d'un charme mystérieux et de cet exotisme évocateur des fastes et de la magie de l'Orient. En passant devant chaque boutique, il me semblait voir se profiler l'ombre de Schéhérazade et je croyais percevoir une voix lointaine et enivrante qui allait ensorceler mon imagination d'une nouvelle histoire merveilleuse.

Soudain je sursautai. Mohand ou Ali était en train de boire du thé à la menthe, à la terrasse d'un café maure, avec d'autres Marocains, aux accents d'une musique andalouse... et en uniforme de gommier, flambant neuf !

Comment avait-il pu arriver à ses fins ? Par quel miracle avait-il pu franchir les barrières qui s'opposaient à son recrutement, puisqu'il avait déjà été refoulé ?

Dès qu'il m'aperçut il vint au-devant de moi le plus naturellement du monde, avec un large sourire. Il était transformé, méconnaissable. Son visage était détendu et plein d'assurance. On sentait qu'il avait réalisé son rêve : être gommier. Après quelques phrases banales où il me demanda des nouvelles de « Flane ben Flane » (un tel et un tel) il eut l'air de manifester une certaine inquiétude. Son embarras me disait :

— Je t'en prie... Ne me dénonce pas... Vois, j'ai obtenu ce que je voulais... Laisse-moi suivre mon sort.

Et je me sentis aussitôt, à mon corps défendant, empli d'indulgence et de mansuétude. Venant on ne sait d'où une sorte d'impulsion — ou plutôt d'inhibition — neutralisait mon sens critique.

J'étais comme ébloui par la lumière étincelante d'un vaste plateau de cuivre, qu'un artisan manipulait en plein soleil à quelques pas de moi.

Le prophète avait l'air de me sourire et de plaider la cause de son ressortissant.
« Chi bès ma kaïn... Ma trafhc... » dis-je à Mohand (ça ne fait rien... N'aie pas peur).

Son visage s'illumina de joie et il me quitta en me faisant de grands salamaleks.

A mon retour, je mis mes infirmiers au courant de cette nouvelle incroyable : Mohand ou Ali avait été recruté comme goumier, malgré ses cavernes pulmonaires... Comment expliquer ce mystère ? J'envoyai sur-le-champ le fidèle Salah se renseigner au douar D'Baba.

En fin de journée, je le vis réapparaître, sa mission accomplie. Il était assis sur son petit âne qu'il montait en amazone, ses longues jambes maigres touchant presque terre, et tambourinait sur les flancs de la bête pour accélérer l'allure.

Il avait revêtu pour la circonstance sa belle djellaba immaculée, acquise au dernier Aïd el Kébir, chaussé des babouches jaune paille impeccables, et coiffé son chef d'un tarbouch rouge vif dont le pompon oscillait sur sa nuque comme la flèche d'un métro-ne renversé.

Il sauta prestement à terre. Sa figure chafouine était illuminée d'un vaste sourire.

« Narf coulchi » (je sais tout) — déclara-t-il avec la fierté de l'enquêteur qui a découvert le pot-aux-roses.

Voici ce qui s'était passé. La première tentative s'était soldée par un échec, car il aurait fallu que lors des visites régulières il ait un homonyme en bonne santé, lui ressemblant autant que possible, qui se présente à sa place.

Or, il avait un cousin qui portait le même nom que lui, qui était presque son sosie et avec qui on le confondait régulièrement. Il l'avait convaincu de s'engager avec lui, lui faisant miroiter monts et merveilles, l'assurant qu'il allait se payer du bon temps dans cette vie nouvelle.

« Andhoum ras kif kif ! » Ils ont exactement la même tête, s'était écrié Salah.

« Afrit besef ! » (c'est un gros malin !) ajouta Mansour le deuxième infirmier.

Il n'y avait eu aucun problème pour les pièces d'identité, puisqu'ils avaient le même nom et étaient du même douar. La date de naissance était la même, dans son approximation « Présumé né en 1922 » car à cette époque l'état-civil n'existait pas et l'on se bornait à enregistrer les déclarations des intéressés.

Pour la photographie, il n'y avait eu aucune difficulté. Ils avaient utilisé deux tirages de la même épreuve, de mauvaise qualité, ressemblant autant à l'un qu'à l'autre.

Cette falsification d'identité ne me surprenait pas. J'avais connu pendant mes études deux jumeaux indochinois qu'il était absolument impossible de distinguer. Ils se répartissaient les tâches, passaient les examens l'un à la place de l'autre, et échangeaient même leurs petites amies sans que celles-ci s'en doutent.

Cet état de choses présentait pour ces deux Marocains de multiples avantages.

Ils étaient interchangeable. Ils pouvaient se remplacer mutuellement, quand ils en avaient envie, sans rien demander à personne. La grande liberté dans laquelle ils se trouvaient, puisque les hommes mariés cohabitaient même, dans leur goum, avec leurs femmes, offrait bien des possibilités. Lors des visites de dépistage ou des contrôles de santé, c'était évidemment le plus solide qui se présentait. Par contre, quand l'un d'eux voulait se reposer, c'était celui que j'avais connu qui allait trouver le toubib. Le médecin qui l'auscultait ne pouvait soupçonner qu'il était atteint de tuberculose pulmonaire, puisqu'il avait été reconnu apte à la visite d'incorporation et avait satisfait aux divers examens. (radiographique, de laboratoire, etc.).

— Je t'en prie... Ne me dénonce pas... Vois, j'ai obtenu ce que je voulais... Laisse-moi suivre mon sort.

Et je me sentis aussitôt, à mon corps défendant, empli d'indulgence et de mansuétude. Venant on ne sait d'où une sorte d'impulsion — ou plutôt d'inhibition — neutralisait mon sens critique.

Les quelques râles qui encombraient ses poumons ne pouvaient être que ceux d'une bronchite banale, plus ou moins congestive.

Ainsi, l'hospitalisé pouvait-il se prélasser quelques jours dans les draps frais d'un lit d'infirmerie. Quand il voulait sortir, il faisait appeler son cousin qui le remplaçait pendant la nuit dans le lit qu'il occupait et Mohand était reconnu comme complètement guéri à la visite du lendemain. Le tour était joué.

J'avais remarqué que mon ancien client était complètement transformé quand je l'avais rencontré à Fès. L'amélioration spectaculaire de son état de santé allait certainement se poursuivre. Il avait déjà repris un nombre appréciable de kilos. Les bacilles dérangés dans leurs habitudes et ayant à faire à un organisme plus résistant, allaient probablement s'enkyster dans les profondeurs de son tissu conjonctif et s'y endormir, comme des marmottes pendant l'hiver.

Le goum était en instance de départ et un beau jour on apprit qu'il s'était embarqué vers la France.

Quelques semaines plus tard, au cours d'une séance de vaccination, une jolie jeune femme me tendit son nourrisson. J'approchai mon vaccinostyle.

— Ce moutchou, tu sais qui c'est — me dit Mansour — Le fil de Mohand ou Ali, celui qui voulait absolument être gommier et qui a fait tant de « zazas » (tant d'histoires) au début de l'année. Il vient de se faire tuer sur un djebel, avec son cousin, lors du débarquement en Corse.

— Pas possible !

— Il s'est marié aussitôt après son recrutement, et grâce à son prêt et à sa prime d'engagement, a fait la fête dans son douar ; il a offert à tous ses amis un méchoï dont on parle encore.

Je me tus et eus une pensée émue pour ces deux jeunes soldats tombés au service de la France. Après tout on pouvait dire que Mohand ou Ali avait parfaitement réussi. Au lieu de végéter dans sa tribu et de trépasser quelques années plus tard de cachexie et de misère, il avait réalisé son rêve : devenir gommier, mener pendant quelque temps une existence d'homme et partir pour le baroud, tendance qu'il avait en lui par atavisme. Il avait pu se marier et laisser derrière lui un fils qui transmettrait à son tour, plus tard, le flambeau de la vie... Enfin, il était tombé au cours d'une noble entreprise. Et puis, à quoi bon épiloguer ? Mektoub.

De longues années après, j'eus l'occasion de visiter en Corse le petit cimetière, toujours soigneusement entretenu, qui se trouve entre Saint-Florent et Patrimonio, en bordure de la mer.

Quelques dizaines de Marocains « Morts pour la France » et tombés pour la libération de la Corse y dorment leur dernier sommeil.

Chaque année, depuis quarante-cinq ans, des représentants des goums et des A.I., au cours d'imposantes manifestations officielles se rendent dans l'île de Beauté pour commémorer la prise de Bastia le 4 octobre 1945 et s'incliner devant la tombe des musulmans inhumés en terre française. Nul n'a oublié les valeureux guerriers de la 43^e division marocaine de montagne et du 2^e groupement de tabors commandés par le chef prestigieux que fut le colonel Boyer de Latour.

Quand je me trouvai là-bas, après avoir marché, solitaire, parmi les tombes de ces soldats dont j'avais si bien connu quelques-uns, je me rendis à quelques kilomètres, devant la stèle élevée au sommet du col de Teghime.

A ses côtés, un vieux canon allemand, couvert de rouille, trophée de ces lointains combats, se détache devant un panorama grandiose. Sur la stèle figure la liste des disparus avec leurs grades : gommier, maoun, moqqadem...

Deux beaux vers sont gravés au frontispice :

*Remplis du souvenir d'une lumière unique
Leurs yeux se sont fermés aux brumes d'Occident.*

Plus bas ces mots :

Dites-leur, ô dites-leur combien nous les avons aimés.

Au loin je percevais le bruit sourd et rythmé de la mer sur les côtes frangées d'écume, et je crus soudain entendre à nouveau les battements de cœur de ces Marocains lorsque je les auscultais, au cours des visites d'incorporation. Un court instant il me sembla reconnaître le souffle et les râles dont la poitrine de Mohand était emplie, la première fois que je l'avais examiné.

Le ciel, brusquement, s'éclaircit. quand je repartis en voiture, le soleil illuminait la mer et la stèle se détachait dans des lueurs d'apothéose.

Sous un « libecciu » violent, les derniers cumulus couraient dans un grondement ininterrompu et il me sembla revoir, en surimpression sur les nuages, les colonnes de ces goumiers défilant de leur pas souple et feutré, attirés par leur destin vers l'immortalité promise dans leur livre sacré par leur Dieu clément et miséricordieux.

Rentré chez moi, j'écrivis les lignes suivantes, d'une main que semblaient guider d'autres mains inconnues :

AUX MORTS DU TEGHIME

*Cette stèle élevée au sommet du Teghime
Nous parle du Maghreb et des guerriers d'antan,
Une autre est dans nos cœurs, à l'épreuve du temps,
Et je songe à vos corps tombés dans cet abîme.*

*Moi qui vous ai connus dans votre vie intime,
Dans le Rif, sur l'Outka, dans le pays zaïan,
Sans besoins, sans soucis, tapageurs et riant
Quand vous êtes partis d'un élan unanime,
Je vous revois, foulant les djebels et les doums,
Ou chantant, près des feux illuminant vos goums,
Sous un cèdre enneigé, dans l'aube qui va naître...*

*Mêlés au grondement de la mer et du ciel,
J'entends vos pas lointains, et toujours fraternel,
Le bruit sourd de vos cœurs que je crois reconnaître...*



Les tabors marocains vus par une élève de 3^e en 1988

Nous publions ci-après une étude faite par la jeune Adeline Rouilly de la classe de 3^e à l'Ecole Saint-Charles de Manosque.

Cette étude a mérité le premier prix de Rhin-et-Danube 1988 pour le département des Alpes-de-Haute-Provence.

Une bourse de 5.000 F a d'autre part été accordée à Mlle Rouilly par le conseil d'administration de la fondation Koumia/Montsoreau lors de sa réunion du 3 juin 1989.

LES TABORS MAROCAINS

par Adeline ROUILLY

Elève de 3^e à l'Ecole Saint-Charles de Manosque

SOMMAIRE

- I Leur origine.
- II Leur vie au Maroc.
- III Le camouflage des goums (1940-1942).
- IV La campagne de Tunisie (1942-1943).
- V La campagne de Sicile (1943).
- VI La campagne de Corse et de l'île d'Elbe (1943-1944).
- VII La campagne d'Italie (1943-1944).
- VIII La campagne de France (1944-1945).
- IX La campagne d'Allemagne (1945).
- X Conclusion.
- XI Petit lexique.
- XII Bibliographie.

I — LEUR ORIGINE

La création des goums marocains remonte à 1908. Le recrutement des hommes fut fait dans les tribus berbères. Ils servaient à occuper le terrain et à maintenir l'ordre dans les tribus soumises. Par la suite et en raison de la loyauté de ces unités, ils furent multipliés et utilisés lors des combats pour la pacification du Maroc.

II — LEUR VIE AU MAROC

Ils vivent dans des « kechla », fortins édifiés à proximité du village, sur un piton pour prévenir les attaques. C'est une bâtisse de couleur rougeâtre. A l'intérieur de la « kechla » la discipline est respectée par tous. Il y a deux quartiers : un pour les mariés et un autre pour les célibataires. Au milieu du fortin se dresse la villa du lieutenant ainsi que les logements des sous-officiers. Pour les grandes occasions, la kechla prend des airs de fête et les femmes berbères se parent de leurs plus beaux atours. Ces jours-là, les enfants ont le droit de trotter à la suite de la dernière section.

C'est un goum qui habite cet édifice, il comprend à peu près 180 hommes marocains encadrés par un ou deux officiers français. Sa composition est une section de commandement et d'engins, trois sections d'infanterie, un groupe de cavaliers et un train muletier.

En septembre 1939, le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale va donner l'occasion à ces troupes reculées d'Afrique du Nord de montrer leur adresse au combat.

III — LE CAMOUFLAGE DES GOUMS (1940-1942)

En juin 1940, les vainqueurs n'autorisent que 115.000 soldats en Afrique du Nord, avec le droit d'utiliser des armes : auto-mitrailleuses, armes antichars qui sont interdites en France.

Les goums n'étaient pas comptabilisés dans les effectifs du contingent autorisé par les conventions d'armistice, ils étaient considérés comme unités de travailleurs. Ce qui permet de camoufler aux yeux des Allemands plus de 20.000 hommes et un armement considérable.

Le général Noguès fixe les objectifs parfaitement clairs à ses grands subordonnés, ils doivent entraîner leurs goudmiers pour qu'ils deviennent des soldats d'élite, et camoufler le surplus des hommes non autorisés par la convention d'armistice de Vichy ainsi que le surplus d'armement. La résistance est aussitôt mise en place. Les goudmiers fidèles et courageux se plient à tous les ordres de leurs officiers. Ils cachent les armes sous le lit de leur femme car les unités de surveillance allemandes et italiennes n'osent pas fouiller cet endroit très privé.

Pour ce qui est de l'entraînement des hommes, tout est aussi bien pensé : pendant que le nombre légal de goudmiers suit des stages de combat, le même nombre reste dans les tribus et vit sa vie normale. Ce moyen est un roulement continu des troupes qui s'entraînent puis qui repartent dans leur montagne.

Dans un extrait du rapport allemand de novembre 1942, on peut lire qu'« il est possible que ces tabors soient opérationnels, les Berbères sont des bons à rien ». Cette remarque d'un expert allemand permet de se rendre compte que les goums ont bien dupé les forces adverses.

Dans la nuit du 7 au 8 novembre 1942, les Américains débarquent au Maroc. Les officiers français ne sachant pas ce que veulent ces alliés ont envoyé des goums pour défendre les côtes marocaines. Il y a eu beaucoup de pertes du côté des goudmiers mais ils ont fait peur aux G.I. qui découvriraient l'épreuve du feu. Après deux jours de combats, le 10 novembre, l'ordre de « cesser le feu » est donné aux goums. Le souvenir de ces combats inutiles ne restera pas longtemps dans la mémoire des hommes car ils avaient à nouveau l'espoir de reprendre l'attaque étouffée en 1940.

Leur première aventure militaire fut la campagne de Tunisie.

IV. — LA CAMPAGNE DE TUNISIE (1942-1943)

La Tunisie, occupée par les Italiens et par les Allemands (l'Afrika Korps) est un point stratégique, ce pays étant situé juste en face de l'Europe.

La troupe des Alliés partie en campagne est composée d'Algériens, de Tunisiens, de Marocains puis elle sera renforcée de troupes anglaises et américaines.

Les troupes françaises ressortent les armes dissimulées aux yeux des ennemis mais celles-ci sont bien démodées comparées à celles des Alliés.

Le 5 décembre 1942, le 1^{er} G.T.M. comprenant seulement deux tabors se met en route pour la frontière tunisienne. Il fait très vite ses preuves, du 16 au 22 décembre le 3^e tabor fait un raid sur les arrières des lignes ennemies et capture ses premiers Italiens.

Malgré les « Tigres » des Allemands, les goumiers lors de raids et de coups de main particulièrement hardis font de nombreux prisonniers et tués parmi les ennemis. Le 1^{er} janvier 1943, le 2^e G.T.M. quitte le Maroc après s'être entraîné, pour la Tunisie puis, quelques jours plus tard, le 4^e tabor arrive lui aussi.

Vers la mi-février, les Allemands reprennent l'offensive avec leurs armes et leurs blindés ; alors, début mars, des renforts du Maroc arrivent.

Les Anglais, s'apercevant de la qualité des goums en montagne, les prennent sous leurs ordres pour tendre des embuscades.

Fin mars, le détachement Leclerc arrive du Tchad par le Fezzan, il contribue à prendre plusieurs places aux ennemis.

Les goums et les Anglais prennent Kairouan le 11 avril, faisant nombre de morts et de blessés.

Fin avril, le IV^e et le VI^e tabors ont la mission de couvrir au nord la 1^{re} demi-brigade de C.F.A., elle-même chargée d'ouvrir la route du II^e C.A. américain en direction de Bizerte et de s'emparer de cette base navale. Il leur faut tout d'abord franchir les champs de mines répandus à profusion par l'adversaire. C'est le 25 avril qu'ils entrent en contact avec l'ennemi. L'offensive n'est pas aisée, mais les goums, avec leur vivacité, enchantent le général Bradley. Les Allemands ne lâchent pas facilement prise et il faut l'intervention de l'artillerie américaine pour faire reculer leurs chars. Une journée de combats est encore nécessaire pour que les environs du grand port défendu par de courageux fantassins soient libérés. Le 8 mai au matin, un silence impressionnant s'empare de la ville alors qu'un officier du C.F.A. hisse les couleurs de la France sur le fort d'Espagne.

Le IV^e et le XI^e tabors peuvent être fiers, au terme de ces opérations, le premier a fait 404 prisonniers et le second 578. Le 20 mai à Tunis les goumiers défilent devant les généraux Giraud et Eisenhower.

Après cette campagne de Tunisie, les pertes chez les goums sont sévres.

Les commandants des deux G.T.M. ne tarissent pas d'éloges sur les goumiers et ils pensent que par leur courage et leur entraînement ils sont d'une incontestable supériorité par rapport à l'ennemi européen.

Les G.T.M. sont rapatriés au Maroc par la route grâce à leurs prises de guerre et par la voie ferrée. Arrivés à destination, leur triomphe est à son apogée, en rentrant dans leur tribu, ils sont fêtés par leurs familles et leurs amis, ils célèbrent leur incontestable victoire.

Grâce à eux la France peut relever la tête après la défaite de 1940.

V. — LA CAMPAGNE DE SICILE (1943)

La libération de la Sicile après celle de l'Afrique du Nord, tient au cœur des Alliés car c'est un préambule à la campagne d'Italie et en même temps la possession de cette île assure la sécurité des communications entre les deux bassins de la Méditerranée.

Normalement, l'Armée française ne devait pas envoyer de troupes en Sicile mais le général Patton, qui avait apprécié les goumiers, demanda à avoir un tabor mis à sa disposition. Il choisit le IV^e tabor, le commandement français est heureux qu'une de ses unités participe à la première étape de la libération de l'Europe.

Le IV^e tabor, après s'être reconstitué et équipé d'armement américain, parvient à Licata, petit port sicilien de la côte sud, le 14 juillet.

Les armées américaines (commandées par Patton) et anglaises (commandées par Montgomery), ont débarqué à l'est et à l'ouest du cap Passero, ils comptent piéger des personnels démoralisés de la 6^e armée italienne et peut-être une partie du XIV^e-corps d'armée allemand du général Hube.

Le tabor, à son arrivée, est mis à la disposition des troupes américaines et avec celles-ci ils participent à la libération de Palerme, les combats les plus durs ont lieu sur le Monte-Caniglio et le Monte-Acuto.

Les Italiens se rendent sans trop de résistance, mais les Allemands ont une défense très agressive.

Le 19 août, deux mois après la prise de Messine qui marque la fin de la campagne, le général Giraud et le général Bradley inspectent le tabor et remettent de nombreuses décorations. Le 24 septembre le IV^e tabor défile dans la cité impériale de Fès. Le capitaine du tabor, à la suite de cette expérience en Sicile, dit qu'il serait préférable que plusieurs tabors partent ensemble en campagne, le général Guillaume retiendra ce renseignement.

Cette unité a bien représenté l'armée française en atteignant tous ses objectifs et en arrachant l'estime des régiments américains.

Cette campagne de Sicile aura servi « d'entraînement » pour parfaire l'organisation au sein du tabor.

VI. — LA CAMPAGNE DE CORSE ET DE L'ÎLE D'ELBE (1943-1944)

La Corse

Le général Giraud, après la campagne de Tunisie, a l'idée de libérer la Corse. Les Alliés ont concentré leurs efforts sur le débarquement de Salerne, alors c'est l'armée française qui libérera la Corse.

Le 9 septembre 1943, les patriotes corses se soulèvent.

Les 80.000 Italiens aux ordres du général Magli se rangent aux côtés des Alliés mais il reste dans l'île 45.000 Allemands bien déterminés à se battre et à rallier Bastia en bon ordre pour se rembarquer.

Début septembre, des sous-marins font la navette entre Alger et l'île, pour amener des troupes et du matériel.

Les Allemands n'abandonnent pas facilement le terrain.

Les maquisards corses aident les Alliés en indiquant les chemins à suivre à travers le maquis qui est un véritable labyrinthe. Les Américains, non prévenus de la libération de Bastia, bombardent le port. Les habitants de Bastia fêtent leurs libérateurs.

Le 2^e G.T.M. restera en Corse jusqu'en août 1944 pour participer au débarquement en Provence.

Pourtant il s'en éloignera quelques jours pour la conquête de l'île d'Elbe.

L'île d'Elbe

Cette île a une valeur stratégique : de ce lieu on peut interdire le mouvement des chalands automoteurs qui ravitaillent les Allemands engagés plus au sud, et menacer le trafic qui emprunte les routes et la voie ferrée du littoral italien.

L'île est très bien armée, les côtes sont minées. C'est le 17 juin que le 2^e G.T.M. arrive en vue de l'île. Les tabors s'avancent dans le maquis très dense de l'île. Le 1^{er} tabor arrive à faire une centaine de prisonniers et délivre des « chocs » qui étaient prisonniers dans la presqu'île de Capo Setta.

Les tabors, après avoir essayé des tirs fusants des ennemis, ont la joie d'apprendre que l'île est reconquise.

Le 29 juin 1944, les tabors embarquent dans des bateaux anglais et regagnent la Corse. Le journal de l'Armée américaine écrit : « La marine alliée estime que l'invasion de l'île d'Elbe a été le plus dur de tous les débarquements en Méditerranée. »

VII. — LA CAMPAGNE D'ITALIE (1943-1944)

C'est le général Juin qui est nommé, le 18 mai 1943, chef du Corps expéditionnaire français en Italie.

Le général Guillaume attend avec impatience que les Américains se rappellent des goms vainqueurs en Tunisie et qu'ils les appellent à combattre en Italie.

Le général Juin convainc le général Clark que ses troupes nord-africaines feront parfaitement l'affaire dans les lieux hostiles du relief italien.

Le 4^e G.T.M. est incorporé à la 2^e D.I.M.. Le massif des Abruzzes est occupé par des chasseurs tyroliens et bavarois.

Décembre 1943. — Le 4^e G.T.M. s'attaque, avec le R.T.M. à la Mainarde, malgré l'hiver qui gèle les pieds et rend aveugles les goumiers, ils sont d'une grande agressivité contre la 5^e division de montagne allemande.

Les Américains pensent qu'ils prendront Rome grâce à leurs blindés, mais le général Juin pense que les succès tactiques s'arracheront en montagne.

En février 1944, le 3^e G.T.M. se situe près du mont Cassin. Par ses coups de main audacieux et par ses embuscades, il réussit à faire des prisonniers allemands et à prendre des documents secrets.

Les Américains bombardent Cassino pour ouvrir la route vers Rome mais ils n'y parviennent pas.

Fin mars, le 3^e G.T.M. est remplacé par des troupes britanniques.

Les goumiers prennent un repos bien mérité et les officiers font le bilan de ces premiers mois en Italie. Ils en concluent qu'il faut former les Marocains, pour qu'ils apprennent à donner des ordres, et à mener à bien des missions.

Le 17 avril, le 1^{er} G.T.M. arrive au sud-est de Cassino, après s'être entraîné durant huit mois en Algérie. Le général Guillaume dispose alors de 10.000 goumiers berbères prêts à se jeter dans les montagnes.

A partir du 11 mai, commence une grande offensive commandée par le général Juin. Le 17 mai, le 1^{er} G.T.M. et le 6^e R.T.M. réussissent à border la ligne Hitler (véritable petite ligne Maginot avec casemates, P.C. enterrés et salle de repos).

L'abbaye du mont Cassin est évacuée par les Allemands et abandonnée au corps polonais de la 8^e armée.

Les combats en montagne sont incessants, surtout pour la prise du mont Pezze.

Le général Guillaume, voyant les Allemands désorganisés aux alentours de Rome, espère lancer ses goms à la poursuite des ennemis et ainsi entrer dans Rome, mais le général Juin lui dit qu'on ne fait pas toujours ce que l'on veut quand on a des alliés. Les Alliés, tous pays confondus, prennent les derniers sommets qui entourent Rome. Le 5 juin, c'est le défilé des Alliés dans Rome, les généraux Clark et Juin sont acclamés par les Italiens.

Les Allemands sont encore présents en Italie, et il faut les chasser : c'est bien loin d'être une tâche aisée.

Les Alliés réussissent à prendre Sienna sans trop abîmer l'ancienne cité médiévale. Les tabors continuent le « nettoyage » de l'Italie en combattant les Allemands et le 14 juillet 1944, c'est le défilé triomphal à Sienna.

Les troupes du C.E.F. sont saluées par les généraux Clark et Alexander.

La campagne d'Italie touche à sa fin, le 4^e G.T.M. regagne le Maroc pour se réorganiser, avec l'ordre de relever, le moment venu, en Europe une autre unité. Les 1^{er} et 3^e G.T.M., quant à eux, rejoignent le 2^e G.T.M. en Corse avant de participer au débarquement.

VIII. — LA CAMPAGNE DE FRANCE (1944-1945)

Le 18 août 1944, les goums débarquent sur les plages de Sainte-Maxime, de Saint-Tropez et de Cavalaire.

Le débarquement du 15 août est une réussite et les unités avancent plus vite que prévu. Les goums, en allant vers Marseille, libèrent Aubagne. Ils perdent des hommes en rencontrant des troupes ennemies sur la route.

Le 3^e G.T.M. est chargé de nettoyer les abords de La Ciotat et de Cassis.

Le 23^e accentue sa progression vers l'ouest en vue de chasser l'ennemi de la partie sud de Marseille.

Au soir du 24 août, la 44^e division allemande n'a plus très fière allure. Le 25 août sera consacré à la prise de Notre-Dame-de-la-Garde et à l'achèvement de l'investissement de Marseille. Le 2^e G.T.M. disperse ses tabors dans la ville que pilonnent les résistances allemandes. Les Allemands ne veulent pas se rendre. Le 26 août, la bataille de Touïon s'achevant, le 1^{er} G.T.M. poursuit sa contre-attaque dans la banlieue nord de Marseille. Un « petit armistice » est mis en place pour que les blessés graves allemands soient évacués.

Le 3^e G.T.M. investit le fort Napoléon. Le 28 août, le général allemand Schaefer signe l'acte de capitulation, voyant la bataille perdue. A 19 heures, toutes les cloches de la ville carillonnent la victoire.

Dès le 1^{er} septembre les G.T.M. sont dirigés par le général Guillaume en accord avec le général de Lattre de Tassigny, vers les Alpes. Le 1^{er} G.T.M. participe à l'attaque de Briançon.

Après la reprise des villes des pré-Alpes et des Alpes, les tabors du 1^{er} G.T.M. s'occupent de l'administration de secteurs bien déterminés, comme celui de la Durance, de Briançon ou de Guillestre.

Le 2^e et le 3^e G.T.M. partent vers la Franche-Comté par petites étapes, tantôt en chemin de fer, tantôt en camion, tantôt à pied.

L'ennemi compte beaucoup sur les Vosges pour défendre à tout prix l'Alsace qu'il inclut dans les frontières du Grand Reich.

En s'approchant des Vosges, les goumiers font connaissance avec la guerre d'usure : froid, pluie, brouillard. A la mi-novembre, de Lattre décide de monter une opération offensive pour encercler le verrou de Belfort et prendre pied en Alsace. Les blindés français sont déchaînés, ils atteignent le Rhin le 13 novembre et prennent Mulhouse le 21. La 19^e armée allemande, qui se situait dans cette région, se trouve prise dans un étau que forment les troupes françaises.

Le 25 novembre, le 1^{er} G.T.M. est transporté du secteur de Belfort aux Vosges. Il se distingue par la prise de nombreux villages de la vallée de la Thur. En Alsace, les goumiers font connaissance avec les tranchées. Le 2^e G.T.M. participe à l'action sur Orbey. Les évacuations pour pieds gelés deviennent inquiétantes. Le 11 décembre, l'ordre est donné de s'emparer d'Orbey mais les Français se heurtent à une forte résistance allemande. Finalement, c'est la Légion qui s'emparera d'Orbey. Le 1^{er} et le 2^e G.T.M. s'engagent maintenant vers Colmar. La route est loin d'être tranquille, elle est minée et le haut des sapins abrite des tireurs d'élite. Le 9 février 1945, le cœur de l'Alsace est libéré et la 1^{re} armée du général de Lattre peut prendre du repos car les ennemis ont traversé le Rhin. Mais le temps du repos ne dure pas. Le bruit court qu'une offensive allemande se prépare en Alsace et la 1^{re} armée doit reprendre sa défense.

Le 16 mars, le G.T.M. a l'occasion de monter la garde du Rhin à partir de Seltz, face aux casemates allemandes du pays de Bade.

Des tabors participent à la libération de Munster le 5 février, la ville venait d'être désertée par l'ennemi.

Les armées françaises ont « bouté » les Allemands hors de France à la mi-mars 1945. Le 4^e G.T.M. débarque du Maroc pour continuer la guerre en Allemagne; ce sera la dernière campagne des goux en ce qui concerne la guerre de 1939-1945.

IX. — LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE (1945)

L'Armée française entre en Allemagne le 31 mars 1945.

La forêt de Bienwald qu'elle traverse est protégée par des champs minés et des réseaux de barbelés.

Le 21 mars les III^e et XII^e tabors du 1^{er} G.T.M. avancent dans la forêt et se trouvent nez à nez avec l'ennemi qui combat sans arrêt.

Le 23, le commandement tente de forcer le passage au moyen de l'artillerie mais cela ne sert à rien. Alors on met en marche les blindés américains, les Allemands, se voyant encerclés, donnent des signes d'inquiétude.

Un tabor du 2^e G.T.M., après une marche de nuit, surprend l'ennemi dans un village, les routes ayant été dégagées par les pionniers et les sapeurs du groupe.

Le Rhin sera atteint le 24 mars, une offensive sera menée jusqu'à celui-ci et après le nettoyage de la ligne Siegfried, le 2^e G.T.M. (qui se trouve sous les ordres de Valluy) reprendra son poste de garde aux abords du Rhin.

Le général de Lattre est chargé de prendre Karlsruhe, Pforzheim et Stuttgart. Le 11 mars, le Rhin est franchi à Spire par la 3^e D.I.A. et à Germersheim par la 2^e D.I.M.

Le 1^{er} G.T.M., qui est sous les ordres de Monsabert, ainsi que le 4^e G.T.M. franchit le Rhin le 8 avril. Le 6, il a déjà fait 240 prisonniers. Le 4^e G.T.M. franchit le Rhin le 8 avril, il change plusieurs fois de commandants et de missions jusqu'au 14 août où tout le G.T.M. se retrouve dans la région de Pforzheim. A la mi-avril, le général de Lattre a déjà un bon nombre de troupes implantées sur la rive allemande du Rhin et il peut penser à prendre Stuttgart. Il choisit de faire une action en tenaille, en comptant sur le courage des tirailleurs marocains et des goumiers. C'est pourquoi le 1^{er} G.T.M. est envoyé le 14 avril au nord de la Forêt Noire vers Stuttgart. La prise de Weil der Stadt, le 20 mars, est menée d'une façon exemplaire. L'avancée vers Stuttgart continue. Ce sont la 3^e D.I.A. et la 5^e D.B. qui ont pris Stuttgart le 21 mars.

Les G.T.M. sont chargés alors de faire prisonniers les résistants ennemis, ils réussissent très bien leur mission puisqu'en huit jours, du 20 au 28 avril, ils capturent 2.867 Allemands.

En forêt Noire

Le 2^e G.T.M. agira en Forêt Noire en devançant les blindés pour observer le terrain et permettre aux blindés d'avancer rapidement. Le 2^e G.T.M., après avoir été sous le commandement du colonel Lehr du groupement blindé et avoir pris Herrabald et Lofferau, se retrouve à Baden-Baden. L'avance en Forêt Noire continue mais elle est ralentie par la résistance ennemie. Le 2^e G.T.M., ensuite, n'a plus de missions spéciales et s'occupe du nettoyage de la région jusqu'au 1^{er} mai, date à laquelle l'ordre lui est donné de se rendre en Autriche pour passer aux ordres de la 4^e D.M.M.

Fin avril, la débâcle des Allemands dans leurs pays est notable. De Lattre veut à présent gagner l'Autriche pour contrôler les Alpes. Le 1^{er} G.T.M. a pour mission de se diriger au sud et de surveiller les passages du Danube dans une zone délimitée qui va de EHINGEN à SIGMARINGEN.

Le 8 mai, l'Allemagne capitule sans condition. Le général Guillaume félicite ses goumiers d'avoir été de si bons soldats de la campagne de Tunisie jusqu'à celle d'Allemagne.

Au début les goumiers font peur aux civils, mais après ils sympathisent.

Le 1^{er} G.T.M. participe au défilé de Stuttgart le 19 mai et à celui de Paris le 18 juin. Le 24 juin, à Stuttgart, le sultan du Maroc vient passer en revue les tabors.

Le 30 juillet, le 1^{er} G.T.M. part en direction de Marseille puis vers le Maroc. Le 23 août 1945, les goumiers défilèrent pour la dernière fois devant leur chef : le colonel Leblanc. Le 1^{er} octobre, le 1^{er} G.T.M. est dissous, il ne reste plus que le 3^e tabor comme tabor de tradition.

Le 4^e G.T.M., après avoir participé à des opérations de ratisage du 24-4 au 2-5, le 3 mai il traverse la Danube dans le massif alpin. Il s'installe dans le Tyrol bavarois et fait des patrouilles pour faire prisonniers les derniers SS qui résistent. En juin, le 4^e G.T.M. se dirige vers la Forêt Noire au sud-est de Fribourg. Début juillet, il avance de 60 kilomètres plus au nord. Il défile lors des manifestations locales. Le 10 août, le général Guillaume fait ses adieux au 4^e G.T.M. Le 5 octobre, le général de Gaulle remet au 4^e G.T.M. la 2^e citation à l'ordre de l'armée, pour sa brillante conduite en Allemagne. Le G.T.M. quitte l'Allemagne en avril 1946. Au Maroc, le 16 juillet 1946, il est dissous, laissant le VIII^e tabor comme tabor de tradition.

Le 2^e G.T.M. ayant reçu l'ordre de rejoindre le 4^e D.M.M. s'était empressé de rejoindre l'Autriche. Il est cantonné dans le pays d'Alljau, sur l'ancienne frontière autrichienne. C'est là qu'il apprendra la nouvelle de l'armistice.

C'est le temps de l'occupation de l'Allemagne, les missions du G.T.M. sont alors principalement orientées vers les patrouilles de sécurité ou tout simplement de l'administration du territoire. A la mi-novembre 1945, le 2^e G.T.M. arrive à Aubagne et, un mois plus tard, il rentre au Maroc. Le 1^{er} mai 1946, il est dissous, c'est le 1^{er} tabor qui est gardé comme tabor de tradition.

Au bout de trente mois de campagne, le bilan des morts et des blessés est très lourd.

X. — CONCLUSION

Les tabors n'ont pas seulement participé à la Deuxième Guerre mondiale, car après celle-ci ils ont fait campagne en Indochine (Laos, Vietnam, Annam, etc.), puis ils se sont rendus en Tunisie et en Algérie. Les goumiers savent certainement très bien s'adapter car lors de leurs campagnes, ils ne se sont jamais montrés dépayés.

Ils allient courage, sagesse et connaissance parfaite du combat, on peut dire qu'ils sont des gens exceptionnels.

PETIT LEXIQUE

- Général des goums : M. Guillaume.
- G.T.M. : Groupement de tabors marocains : 4 tabors.
- 1 tabor = 4 goums = 1 bataillon.
- 1 goum = une compagnie.

BIBLIOGRAPHIE

- *Histoire des goums marocains*, tome 2, d'Yves Salkin et Jacques Morineau. Edition : La Koumia.
- *La Longue Route des tabors*, de Jacques Augarde, éditions France-Empire.
- *Le Corps expéditionnaire français en Italie (1943-1944)*, de Jacques Robichon. Editions Presses de la Cité.

La langue du cœur

par Anne BARTHELEMY-BALMIGERE

Revenant chaque année comme les cigognes au printemps, je hante pour quelques jours au mois de mai les oasis du Draa et du Dadès. Je repose mon cœur au bord de l'oued Ouarzazate et je rencontre parmi les lauriers-roses qui exultent dans la tiédeur de la palmeraie, les chers fantômes de ceux que j'ai aimés, de ceux qui m'ont faite telle que je suis à présent, ceux-là mêmes qui contribuèrent à faire le Maroc d'aujourd'hui.

«Bent el bled» - «Lalla Cherifa» - «Ouezzania» mais avant tout : «Cheulh de Ouarzazate» - voilà mes titres de noblesse aussitôt débarquée là-bas.

«On est de son enfance comme on est de son pays»... Qu'y puis-je, Bled bien-aimé ? Et, quoique tu fasses pour métamorphoser ton visage, je t'aimerai jusqu'à ma mort sans me soucier des nouveaux règnes, des nouveaux «Hakems», des essais de touristes et de ta modernité. Je t'aime dans l'âme et cette âme, je la porte en moi contre vents et marées. Rien ne me déçoit, rien ne me détourne de toi. Je reviens désormais chaque année. Ainsi l'ai-je décidé, pour te revoir, te vivre, te suivre dans ton évolution affolante, te comprendre hier et aujourd'hui.

Je ne t'ai pas administré, il est vrai, moi. Je n'étais que l'enfant attachée aux semelles et aux éperons du père, ce «Père d'Ouarzazate» dont certains «chibanis» (la tradition orale!) racontent encore, quarante-cinq ans après, l'aura, la justice et le cœur : toute la grandeur de la mission des A.I. Son vrai sens. C'est cela l'essentiel : pouvoir vivre ici, près d'un demi-siècle après, dans la continuité, sans rupture... malgré la succession des générations, malgré l'occultation quasi officielle de l'époque du Protectorat, malgré... malgré le changement spectaculaire par exemple, qu'apporta le grand barrage El-Mansour-Eddahbi dans les régions du Sud. La vallée du Dra est aujourd'hui électrifiée jusqu'au Mhamid! Dieu que c'est beau, que c'est bon pour une fille d'A.I., une «descendante», de revenir là et de réaliser les yeux ouverts le rêve de nos pères. L'eau partout, la palmeraie du Dra bruissante, les séguias courantes, l'électricité nuit et jour. Nous avons connu les groupes électrogènes arrêtés à minuit, les réfrigérateurs à pétrole et les lampes à acétylène. Sur le calme horizon chaud les lumières, la nuit, scintillent sur tous les ksours. Les grands hôtels qui nous accueillent jusqu'à Zagora ne sont pas prétentieux comme on le dit, mais vastes et audacieux, prévoyant un avenir qui s'annonce de plus en plus brillant, un avenir plein de devises mais aussi d'amitié et d'échanges possibles. Dans ce tourisme de masse, il n'est pas que du négatif, du mauvais, il y a l'échange 1 dirham contre 1 sourire, peut-être, un petit chameau tressé dans une palme, fabor, contre une parole d'amitié ou une adresse. Oui, cela existe. Allez-y voir... Et moi, reconnue, même par les tout-petits, par les jeunes et bien sûr les plus vieux. «Tu es de chez nous. Tu es Maghrebia, tu es des nôtres. Ne repars pas, reste avec nous, tu parles notre langue. Tu nous connais, peut-être mieux que nous, qui sait. Tu sais faire «l'atéi». Tu le dis. Toute cette cérémonie si précise, comment, par quel miracle sais-tu tout cela ? Tu es bénie d'Allah... et ton père avec toi!»

Voilà le discours. Voilà mes jours passés à courir le Draa, passés à Ouarzazate, puis à la Fête des roses, le grand Moussem d'El Kelaa des M'Gouna. Voilà mes retrouvailles lumineuses, l'héritage de nos pères, m'auréolant d'or, de «chems», fille du soleil et de la compréhension. Tout cela vit encore en 1989. Rien n'a été perdu, pas un cheveu, pas une minute de ce labeur d'A.I. qui regardait le pays au fond des yeux et qui en connaissait, mieux que les gens du bled peut-être, les coutumes, le sens

profond. Ce labeur d'A.I. a créé et implanté la structure administrative des régions et des provinces telle qu'elle est encore aujourd'hui. Il a dessiné les routes ouvertes maintenant sur l'or du tourisme, une des mamelles de l'économie marocaine, il a su découvrir et faire apprécier l'artisanat si riche et si varié...

Il y a (presque) plus d'estropiés dans les rues, dans les douars. Les maladies d'yeux sont nulles. Les aveugles disparus. Qu'est-ce? Un état de santé satisfaisant ou bien séquestre-t-on les malades désormais pour les faire disparaître aux regards inquiéteurs? Je crois plutôt à l'efficacité d'équipes médicales rigoureuses, à une réelle action sanitaire gouvernementale que nous avons lancée et qui s'est intelligemment poursuivie.

L'habitat? Les douars, les ksours sont beaux, solides, propres. Seuls les minarets trop blancs fraîchement construits détonnent sur l'ocre rouge. Symboles volontaires sur la route des kasbahs. L'islamisation obligatoire. Les Berbères n'étaient pas assez convaincus. Mais les mosquées ne les fanatiseront pas. Elles représentent l'autorité du Gouverneur des croyants qui doit bien asseoir quelque part son pouvoir parfois menacé, sur un peuple qui a faim comme tout le monde, qui fait des enfants plus que tout le monde et qui reçoit en plein cœur l'agitation du globe par ondes transistor jusqu'au fin fond des souks et des ksours. Modernité d'un côté oui, mais tradition de l'autre, et religieuse! On sait le pouvoir du mental sur les peuples. Il ne faudra jamais basculer dans la démocratie populaire du cousin voisin algérien. Ce serait pour nous, les Descendants, l'échec de nos pères, et le rêve vivant égorgé au coin d'une oasis...

Soutenons-le, ce roi qui construit des mosquées pour la splendeur d'Allah, la mémoire et la gloire de son propre règne alors que nous, nous vidons nos églises et abandonnons la pratique de notre foi en Occident! Soutenons-le, ce roi, ami de la France au point que le Français est la 2^e langue — obligatoire — au Maroc. Pays francophone? Plus que cela : prolongement de la France.

Et que dire de cette population qui compte plus de 60 % de moins de vingt ans. Prenons son pouls, son rythme, son désir de vivre au sérieux. Parlons-lui dans un français impeccable (jusqu'au bout des bleds, Zagora, Tagounite, le Mhamid!). Écoutons-là. Ne cessons pas de l'écouter maintenant plutôt que d'écouter et ressasser encore et toujours notre propre passé.

Aujourd'hui plus que jamais : « Il suffit d'être ou d'avoir été, il s'agit de léguer et de faire en sorte qu'on ne s'arrête pas à soi-même. » Et, léguer l'œuvre de nos pères, c'est pour moi, croyez-le bien, tout le sens et l'actualité de mes multiples voyages au Maroc!



Le coin des poètes

Le souk el Had

*Là-haut sur le pîton qui domine la crête,
Rhafsai est embrasé par le soleil levant;
Au bord de l'Aoulaï on prépare la fête
Au trot des bourricots, dans leur gandoura blanche.
Les grands couffins gonflés des fruits de leur jardin
Portent au souk el had, le marché du dimanche,
Pastèques et melons, grenades et raisins.*

*Ils viennent de Ratba, d'Ourtzagh, de Tamesnite ;
Ils ont suivi longtemps la piste dans la nuit
Le long de la falaise où le chacal habite,
Accompagnés du bruit que fait l'oued en son lit.
Devant les aloès, assis dans la poussière,
Aveugles en haillons, mesquines déchàrnés,
En invoquant Allah, témoin de leur misère,
Agitent leur sèbile en gestes obstinés.*

*Les agneaux qu'on égorge au pied des lauriers-roses,
Achèvent de mourir interminablement ;
Tandis que deux sloughis, les paupières mi-closes,
Attendant leur festin, gémissent doucement.
Au-dessus, dans le ciel, une buse tournoie ;
Dans les eucalyptus, des ramiers en éveil ;
Et puis, au bord de l'oued, une fille de joie ;
Ses parures d'argent scintillent au soleil.*

*Voici le porteur d'eau dont tinte la clochette,
Son visage émâcié, sa barbiche d'iman ;
Il a sous son aisselle une outre en peau de bête ;
On lui dit en berbère : « aouïd, aouïd aman ».
Les marchands sont assis auprès des étalages,
Leurs trésors alignés sur des supports bancals :
L'arbose, le jujube et l'asperge sauvage,
L'orange, le kaki, la figue du nopal.*

*Des poulets assoiffés, les pattes attachées,
Des œufs plus ou moins frais que l'on mire au soleil ;
Robes, serouals, haïks et vestes soutachées,
Mille objets de fer blanc, de cuivre ou de vermeil.
Les couffins du retour contiendront peu de choses,
Des boîtes de thé vert, des pains de sucre bleus,
L'essence de jasmin, les savonnettes roses,
Le henné pour les mains, le kohol pour les yeux.*

*Près de Ratba, Mimoun aperçoit sa demeure
Où trois petits burnous, trépignant sur le seuil,
Le regard attentif et là bien avant l'heure,
Préparent à leur père un émouvant accueil.
Il donne à chacun d'eux le présent qu'il désire,
Demande au plus petit ce qu'il veut pour cadeau ;
L'enfant émerveillé, dans un large sourire,
Lui dit : « haja zouïna », quelque chose de beau.*

*Ils rêvent qu'ils iront tous dans quelques années
Vers des souks plus lointains, pour de plus longs séjours,
Qu'ensemble ils connaîtront de nouvelles contrées,
Tafrant et Tabouda, près de l'oued Aoudour.
Mais Mimoun partira mardi dans la montagne,
Il ira cette fois bien au-delà de l'oued,
Délaissant à nouveau ses fils et sa compagne,
Pour le souk el Tleta, chez les Beni Ahmed.*

BIBLIOGRAPHIE

Bernard SIMIOT

RENDEZ-VOUS A LA MALOUINIERE

(Extraits de la « Vie littéraire » du *Méridional*

de Henry Bonnier

Notre camarade Bernard Simiot vient de publier *Rendez-vous à la Malouinière*, dernier volet d'une trilogie commencée avec *Ces messieurs de Saint-Malo* et poursuivie avec *le Temps des Carbec*.

Si le premier volume occupait le siècle de Louis XIV, et le second le siècle de Louis XV, le troisième s'étend du 1^{er} août 1914 au 15 août 1946 et recouvre le XX^e siècle dans ce qu'il eut de plus cruel et de plus fou et de plus exultant. *Rendez-vous à la Malouinière* n'est pas un roman ordinaire, puisque, non content de relater deux conflits mondiaux, il nous transporte en Allemagne, où vit un cousin des Carbec, aux Etats-Unis, où a fait souche la branche québécoise des Carbec, puis au Maroc, où s'installent un architecte et un colon, tous deux Carbec, et c'est dans ce grand tournoiement de visages, de paysages, de passions, que se résout et que se définit cette famille.

Le Maroc, Bernard Simiot le connaît bien, puisque son père qui était architecte, a bâti, entre autres, la cathédrale de Rabat, et que lui-même a fait la guerre dans les gours et est l'auteur des paroles du chant des tabors.

La Bretagne, le Maroc, 1914-1918 et 1939-1945 : une constellation géographique et historique se crée.

Elle résume à elle seule l'existence même de Simiot, qui fut témoin de la plupart des événements qu'il relate du Sacre du Printemps au théâtre de Sartre, en passant par la guerre du Rif, l'affaire Stavisky qui a abouti au 6 février 1934, avant que, de drame en drame, notre pauvre pays s'enfonce dans la défaite et l'amertume.

Cri d'espérance autant que cri de colère, *Rendez-vous à la Malouinière* est une œuvre bouleversante, écrite par un homme qui, ayant traversé le siècle et connu de près ses tragédies, voit s'allonger les ombres du soir, et qui, se souvenant, nous tend le miroir de nos joies et de nos souffrances, toutes générations confondues, peintre de ses fantômes, peintre de nos fantômes, et nous donnant là le roman des énergies et des défaites nationales.

Rendez-vous à la Malouinière, roman, de Bernard Simiot. Albin Michel (120 FF).

Colonel Paul-René MACHIN

FRANCE ET ARMÉE

aux éditions « Lettres du Monde »

Le colonel Paul-René Machin a le plaisir et l'honneur de vous faire part de la sortie de son nouveau livre *France et Armée*, aux éditions « Lettres du Monde », préfacé par Jean-Jacques Beucler, ancien ministre à la Défense et aux Anciens Combattants.

Cet ouvrage percutant révèle sans ménagement, l'agression permanente, sous forme de guerre psychologique à laquelle la France est soumise, à travers son Armée moderne, dynamique, efficace et plus proche de la population.

Cet ouvrage concerne tous les Français afin qu'une prise de conscience permette la réhabilitation et l'estime du véritable instrument de la sauvegarde de la LIBERTÉ et de l'INDÉPENDANCE.

Contre 85 francs, port et emballage compris, par chèque ou mandat à l'ordre de :

Editions LETTRES DU MONDE,
142, faubourg Saint-Antoine, 75012 Paris.
Tél. : 43.46.70.96.

Georges HIRTZ

L'ALGERIE NOMADE ET KSOURIENNE

(Ed. Tacussel, Marseille, 200 p.)

Pendant de longues années, administrateur dans le Sud algérois, familier des coutumes et des problèmes des populations dont il a partagé la vie, Georges Hirtz apporte dans *l'Algérie nomade et ksourienne (1830-1954)*, un précieux témoignage sur les rapports franco-musulmans dans l'Algérie des hauts plateaux et du pré-Sahara et sur l'existence des gens du bled.

Préfacé par Pierre Mesmer, ancien Premier ministre, son condisciple à l'Ecole nationale de la France d'outre-mer, cet ouvrage avec sa somptueuse iconographie situe au centre de l'immense quadrilatère nord-africain les sociétés nomades algériennes qui, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, « constituaient le corps même du pays, sa substance ». Oui, le fait nomade est une réalité qui ne peut être ni méconnu ni méjugé. Et Georges Hirtz a raison de rappeler et de souligner que « cette époque de transition et de progrès que constitue le siècle français de l'Algérie fut réellement bénéfique pour les autochtones ».

Nous le suivons dans sa description de la vie et des mœurs nomades avec la joie de ceux qui demeurent attachés à ces terres où ils ont laissé une parcelle d'eux-mêmes. Nous nomadisons avec lui aussi expert à parler du tissage des tapis de haute laine du djebel Amour que de « l'achaba », la grande transhumance annuelle des campements nomades remontant passer l'été dans le Nord.

Si nous sommes intéressés par ce parcours maghrébin de plus d'un siècle, jalonné par «les Bureaux arabes», les communes mixtes, les officiers des Affaires indigènes dans leur administration efficace et sage, c'est parce qu'elle a démontré les bienfaits d'une entente qui méritait de durer. Il faut reconnaître que, dans ces régions pré-sahariennes, l'Association des cadres traditionnels, interprètes des populations locales et des administrateurs fut toujours salutaire.

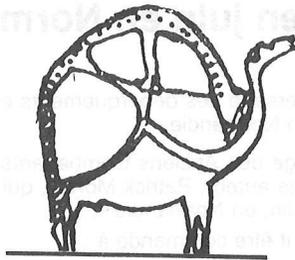
Sur ce diorama maghrébin se profilent les grandes figures militaires de Lamoricière, Margueritte, de Sonis, Yousouf, à côté de celles des chefs arabes fidèles, témoins et adeptes d'une «coexistence pragmatique autant qu'affective» qu'il était utile de rappeler.

Laghouat, région que l'auteur connaît bien pour l'avoir administrée avec ses nomades, Larbaa comporte un «volet» instructif des siècles passionnés plus qu'obscur du Maghreb, illustration de l'évolution d'un pays où s'est le mieux manifesté la coexistence franco-musulmane. Cette étape éclaire les vieilles zizanies, les coups bas — et Abd el Kader, le premier, ne s'en est pas privé — entre gofs et tribus, entre leurs meneurs et même entre parents d'une famille. De cette guerre à l'état endémique, avant l'arrivée des Français, d'insurrections sanglantes comme celle des Oulad Sidi Cheikh, les représentants de certaines lignées nomades se sont perpétués et, tels les Larbaa, demeurèrent fidèles aux côtés d'un du Barail et d'un Sonis qui organisèrent Laghouat avec estime et compétence.

Ce texte coloré, clairvoyant et compétent n'a pas de peine à emporter l'adhésion du lecteur, tant une fervente sympathie pour les nomades s'en dégage sur des horizons qui sollicitent l'action plus que la méditation.

Descendus de leur cimaise pour notre admiration, les tableaux de Fromentin, Chassériau, Delacroix, Horace Vernet, Brancœur, etc., séduits par l'Algérie, constituent une splendide illustration qui honore le présentateur et son éditeur, un témoignage de fidélité aux «terres de soleil» et à leurs habitants. Sous le ciel d'Afrique, cette évocation est l'hommage qu'ils méritaient et, pour nous, une récompense.

Pierre GRENAUD.



AVIS DIVERS

Amicale des anciens et des amis de l'Armée d'Afrique des Pyrénées-Orientales

Notre camarade Ernest Oria nous demande de signaler, à votre attention, la création de l'« Amicale des anciens et des amis de l'Armée d'Afrique des Pyrénées-Orientales (en mémoire des anciens de 1830 à 1962) :

- membres actifs : 20 francs par an ;
- membres de soutien : à leur bon vouloir ;
- amis de l'Armée d'Afrique : 20 francs par an.

Versements :

A effectuer auprès de l'adjudant-chef FIGUERES (R), 36, avenue du Roussillon, 66140 Canet Plage.

Correspondance - Inscription :

Général (ER) JOANA Pierre, 66150 Arles sur Tech ;

ou

Colonel (ER) PUIGT Jacques, 15, rue Courteline, 66000 Perpignan.

C'était en juin en Normandie

A l'occasion du 45^e anniversaire des débarquements en France et plus particulièrement par celui qui eut lieu en Normandie.

Le secrétariat d'Etat chargé des Anciens Combattants et des Victimes de guerre a souhaité encourager un jeune auteur, Patrick Moretti, qui a enregistré une très belle chanson intitulée « C'était en juin, en Normandie ».

Ce disque de 45 tours peut être commandé à :

MISSION PERMANENTE AUX COMMEMORATIONS
ET A L'INFORMATION HISTORIQUE
37, rue de Bellechasse, 75700 Paris.

Communiqué

Le général Riéra, président de l'association «Souvenir de l'Armée d'Afrique», porte à la connaissance des présidents des associations et amicales adhérentes que la date du 12 mai 1990 a été retenue pour la célébration de la prochaine cérémonie commémorant la victoire du GARIGLIANO.

Association « Les Fils des Tués »

La Fédération nationale des Fils des Morts pour la France «Les Fils des Tués», association reconnue d'utilité publique par décret du 17 décembre 1947, nous demande de rappeler son adresse à ceux de nos adhérents intéressés :

LES FILS DES TUES,
25, rue Lavoisier, 75008 Paris.
Tél. : 42.65.35.83.



LOIS ET DECRETS

Parts de redevances sur les bureaux de tabac

Les veuves de *militaires de carrière ou de réserve*, bénéficiant d'une pension de veuve de guerre, ont la possibilité d'obtenir l'attribution d'une *part de redevances sur un bureau de tabac*, sous condition de ressources.

Cette allocation est plus ou moins importante suivant le département de l'intéressée, le budget attribué à cet effet, le nombre de demandes et la situation sociale de la veuve. Elle est trimestrielle et peut, suivant la demande, être majorée un an après. La première demande, ou une augmentation de celle-ci, doit être adressée au ministère de l'Economie et des finances, Service des débits de tabacs, 192, rue Saint-Honoré, 75056 Paris R.P.

Pour toutes autres questions (changement de résidence, mariage, état civil ou paiement) l'intéressée doit s'adresser à la Direction départementale des services fiscaux de son département de résidence.

La demande, établie sur papier libre, doit indiquer les titres de la pensionnée, sa situation familiale et sociale, le montant global de ses ressources et revenus divers. Le plafond des ressources dépend du grade du défunt.

En règle générale, il est conseillé, avant l'établissement du dossier, de consulter le Service départemental de l'Office national des A.V. et V.G. dont dépend le domicile de l'intéressée.



La croix du combattant volontaire désormais accessible pour les anciens d'A.F.N.

Jusqu'à une période récente, seules les personnes qui avaient souscrit un engagement pour la durée de la guerre au titre d'un des deux conflits mondiaux, de l'Indochine ou de la Corée, avaient droit à la croix du combattant volontaire. Désormais, cette distinction est élargie aux militaires engagés pour servir en Afrique du Nord.

Un décret paru au *Journal officiel* du 22 avril 1988 précise les conditions exactes d'attribution de cette médaille qui concerne les militaires des armées françaises.

Sont également concernés les membres des formations supplétives françaises titulaires de la carte du combattant et de la médaille commémorative qui ont participé au sein d'une unité combattante aux événements :

- d'Algérie entre le 31 octobre 1954 et le 2 juillet 1962;
- du Maroc entre le 1^{er} juin 1953 et le 2 mars 1956;
- de Tunisie entre le 1^{er} janvier 1952 et le 20 mars 1956.

En dernier lieu, précisons que la croix du combattant volontaire ne peut être accordée qu'aux personnes possédant la nationalité française à la date de leur demande, ou domiciliées en France à cette même date.

L'acte 2 du décret précise qu'à défaut de la carte du combattant d'Afrique du Nord, les candidats déjà titulaires d'une carte du combattant au titre d'une guerre ou d'autres opérations pourront se prévaloir de leur qualité de combattant d'Afrique du Nord sur présentation d'un certificat ou attestation délivrée par l'Office départemental des anciens combattants authentifiant cette qualité.



GROUPE
Rhin & Moselle
ASSURANCES

le plus «*koumia*» des groupes de
compagnies d'assurances

1, Rue des Arquebusiers - 67000 STRASBOURG

48 - 50, Rue Taibout - 75009 PARIS

78, Route de Paris - 69260 LYON - CHARBONNIERES

Henry ALBY

Secrétaire Général Adjoint

" Bordeneuve "

31380 MONTASTRUC-LA-CONSEILLÈRE

Pierre SALANIÉ

Agent Général

BP 102

46002 CAHORS CEDEX

Michel LEONET

Président Directeur Général du groupe
Rhin et Moselle

STRASBOURG

Bernard MERLIN

Secrétaire Général E.R.

5, Rue Magdebourg

75116 PARIS

André FEAUGAS

Inspecteur Général E.R.

"Le Méjean"

Pessac - sur - Dordogne

33890 GENSAC

Maurice DUBARRY

Directeur Adjoint E.R.

"La Grande Candelle"

Allée des Pins - 13009 MARSEILLE

Renaud ESPEISSE

Sous-Directeur Honoraire

Le Plessis Breton

35420 ST GEORGES DE REINTEBAULT

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

MEMBRES D'HONNEUR FONDATEURS

Colonel CARRERE (†), colonel PICARDAT, colonel LUCASSEAU (†)

MEMBRES FONDATEURS

Michel AUNIS, Georges BOYER de LATOUR, Catherine COUSIN (née LUCASSEAU), François DELHUMEAU, Florence LECHAT (née de MAREUIL), Chantal L'HERITIER (née FEUGAS), Francine de LIGNIERES (née PICARDAT), Hélène LE GUOGUIEC (née de LIGNIERES), Max de MAREUIL, Michel PASQUIER.

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président	Georges BOYER de LATOUR	Tél. : (16) 94.76.41.26
Vice-président	Anne BARTHELEMY	Tél. : (16) 93.24.14.65
Secrétaire générale	Antoinette-Marie GUIGNOT	Tél. : (1) 42.60.29.98
Secrétaire générale adjointe	Jacqueline MAURER	Tél. : (1) 45.06.69.36
Trésorier	Michel PASQUIER	Tél. : (16) 47.50.94.49
Trésorier adjoint	Jean BERTIAUX	Tél. : (16) 86.62.20.95
Administrateurs	Jean-Francis CARRERE	Tél. : (1) 60.08.01.40
	Cyril VILLERBU	
	Jacques PASQUIER	Tél. : (1) 42.53.72.91
	Simone LABATAILLE	Tél. : (1) 45.04.47.29
	Florence ESPEISSE	
	Robert COUDRY	Tél. : (1) 46.6.70.06

Cotisation : 50 F.

Chèque à libeller au nom de :

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

et à adresser à :

Georges BOYER de LATOUR, président,
Les Touos du Puits-Neuf, route de Mons,
Callian, 83440 Fayence.

Abonnement au *Bulletin de la Koumia* 130 F.

Chèque à adresser à :

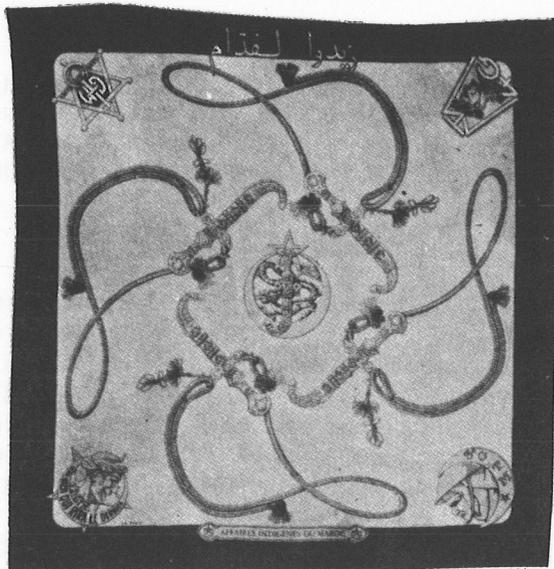
LA KOUMIA,
14, rue de Clichy, 75008 Paris.

LE FOULARD DES A.I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des Goums marocains, existe en trois tons :

- fond sable et bordure verte ;
- fond blanc et bordure bordeaux.

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 400 F plus 20 F de frais d'envoi en province.



Philippe POULIN

MASSEUR KINESITHERAPEUTE

diplômé d'Etat

Agréé par la Sécurité sociale

160, Grande-Rue

Tél. : 46.26.13.01 92310 SEVRES